

FRERE FULBERT, S.C.

L' I M P R E S S I O N N I S M E
CHEZ HENRI D'ARLES

THESE PRESENTEE A L'UNIVERSITE
D'OTTAWA EN VUE DE L'OBTENTION
DE LA MAITRISE ES ARTS EN LIT-
TERATURE FRANCAISE.

3 juin 1947
Approuvé
Cum laude
H. D'Arles

OTTAWA - MARS 1947

UMI Number: EC56149

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform EC56149
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

TABLE DES MATIERES

Chapitre 1er	Page 1
L'IMPRESSIONNISME. Origines. Sens large et sens restreint.	
Chapitre 2ème	Page 35
HENRI D'ARLES: <u>L'HOMME</u> Son tempérament et son école décelées en ses oeuvres.	
Chapitre 3ème	Page 74
HENRI D'ARLES: <u>LE TECHNICIEN</u> Tenue de ses livres. Thèmes et termes familiers ou de l'école. Texte sans plan. Argumentation sentimentale. Phrase elliptique. Harottes du parnasse.	
Conclusion	Page 122
Bibliographie	Page 128

CHAPITRE I

L'IMPRESSIONNISME

Etudier Henri d'Arles du point de vue de l'"impressionnisme", c'est, pour bien dire, connaître cet homme quasi entièrement, car il s'avéra, c'est l'idée qu'il nous reste après lecture de son oeuvre complète, un homme de sentiment délicat et vibrant, une sorte de harpe éolienne prête à rendre ses harmonies sous le moindre souffle venu des régions de l'art tant architectural et pictural que littéraire.

Egalement, étudier l'impressionnisme, c'est nous rapprocher de notre siècle, en saisir l'un des moteurs puissants. De nos jours, l'humanité ne s'abîme-t-elle pas à accorder sa marche au rythme des dispositions passagères de l'âme plutôt qu'à la cadence marquée des convictions profondes? Une ligne de conduite, une précise orientation de vie vers un idéal entrevu et aimé, une tension de toutes les puissances morales vers cette fin enviée, voilà, en nos temps, un état psychologique de plus en plus rare. La tapageuse réclame de la presse, du sans-fil et de l'écran, la nouvelle-éclair semée aux quatre coins de notre planète avec une rapidité

L'IMPRESSIONNISME

fantastique, le goût du clinquant, le culte du dernier chic, un mode de vie tout en surface remuent les esprits moyens, et à leur insu, les changent en fantoches inconscients, les mettent à la remorque de caprices farouches conçus par ceux qui ont inventé un mode nouveau d'amasser des fortunes, à savoir: une exploitation scandaleuse des cerveaux. Aussi, voit-on les faibles, les inconstants, les désaxés, livrés sans merci à l'influence du jour. Ils se portent à l'affût de la dernière nouvelle, se gavent des bourdes les plus stupides, extraites des imprimés à gros tirage ornés de manchettes voyantes, débordés d'affirmations détonnantes. Esclaves de la mode, s'ils reconnaissent bientôt la vacuité d'un système, d'une opinion, c'est pour se voir engouffrés à nouveau dans un autre tourbillon de platitudes destinées, elles aussi, à passer comme des fumées instables. Nous assistons au triomphe du anobisme et la littérature elle-même ne devra pas échapper aux manifestations de cet esprit volage et futile, rebelle à la concentration philosophique et à l'ordonnance classique si nécessaires dans les opérations de la pensée. "Notre siècle peut se résumer en un mot: sensualité. De là viennent l'originalité et la faiblesse dont les arts contemporains, sous le nom d'Impressionnisme, sont frappés".¹

1. André Lamandé, Les Lettres, janvier 1927, p. 45.

L'IMPRESSIONNISME

C'est pourquoi, si l'on entend l'impressionnisme de cette façon, c'est-à-dire, un culte du sensible, du superficiel, du variable, l'on en retrouve trace bien avant que l'école de 1880 n'affiche ses principes sous la commande des Goncourt, des Romans, des Valéry, bien avant que l'orateur Montesquieu ne vienne secouer les foules par les magiques incantations de sa verve colorée, étincelante. Depuis longtemps existe la littérature d'émotion. Peut-on s'en étonner? L'homme ne se sent-il pas battre un cœur, centre des répercussions émotives? N'a-t-on pas vu, dès longtemps la sainte liturgie s'ingénier à atteindre l'esprit des fidèles par le truchement de leur cœur: splendeur des offices, relief des cérémonies? Oui, à ce compte, des investigations même superficielles nous laisseraient voir la portion généreuse accordée aux sens et aux facultés inférieures, dans tous les domaines avant que d'atteindre les facultés supérieures de l'homme.

Mais resserrons plutôt le débat. Pour mieux situer la question, nous devons élucider la nature de l'impressionnisme littéraire. A cette fin, nous devons porter notre soin à saisir parfaitement le sens précis du mot que nous reverrons si souvent par la suite.

Ce vocable tire son origine du verbe latin "im-

L'IMPRESSIONNISME

pressio" (je presse sur). Toute action par laquelle un être, un corps agit sur un autre s'appelle donc une impression.

Restreignons. Tout d'abord, l'impression la plus élémentaire sera celle d'un agent matériel qui tend à s'exercer sur un autre agent de même espèce, telle l'action d'une échappée de vapeur sur le piston. Défiguré par l'usage des siècles, le mot est devenu "pression" tout court, pour désigner ce mode d'influence.

Puis, l'impression peut résulter de l'action exercée sur les facultés par le contact d'agents matériels qui atteignent d'abord les sens. Telle serait l'impression de brûlure, de gel, d'acuité perçue dans l'âme par la transmission du système nerveux lorsque le corps lui-même vient en contact avec le feu, le froid, l'aigu. La douleur vient d'une pression sur les facultés corporelles et transmise à l'âme en vertu de son union étroite avec la matière.

Finalement, un dernier genre d'impression serait l'action d'un agent immatériel, perçu à l'aide des sens, (nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu), mais destiné aux facultés supérieures de l'homme, telle la marque laissée en notre âme par la contemplation d'une peinture de Le Sueur, par l'audition d'une pièce de Bach, toutes

L'IMPRESSIONNISME

deux différentes des sensations apportées par la vue d'une scène de nature ou la perception d'un bruit quelconque. A ce compte, toute musique, toute peinture, sculpture, poésie ou prose serait impressionniste. Une oraison funèbre de Bossuet, Esther de Racine ou les Gouttelettes de Le May ne laissent pas de nous émouvoir à des titres bien variés, selon des processus fort distincts. De ce troisième sens sort une signification plus restreinte: l'impressionnisme littéraire proprement dit, lui-même venu de l'art pictural.

Telle qu'entendue ici, cette théorie relativement récente, (1880), prône la possibilité, pour l'art, de produire une sensation particulière, exclusive, par l'exagération d'un attribut quelconque que la plume décrit ou le pinceau esquisse. L'impressionnisme veut créer une sensation d'art pur, il se propose d'atteindre le cœur plus que la raison, il devient même plus générateur de sensations que de sentiments, et c'est en ce point qu'il s'éloigne de l'école romantique.

Est-ce que, de ce fait, l'impressionnisme refléterait, en matière de beaux-arts la face du monde moderne? Ce me semble bien. Le nouvel athénée aurait transposé ici-même l'état des esprits qui reffolent du sentiment à fleur de peau se délectent de menues sensations, se préoccupent fort peu

L'IMPRESSIONNISME

d'analyser la fluctuation émotive par où ils passent. Toutefois, il y a lieu de remarquer que ces théoriciens ne groupèrent pas la phalange d'admirateurs et d'imitateurs qui se pressa naguère autour des maîtres classiques et romantiques, voire autour des novateurs parnassiens et symbolistes. Leur action semble s'être confinée au cercle étroit de leur personnalité et individualité, probablement parce que leur genre constitua une spécialisation très personnelle et inconnue des masses.

L'on objectera peut-être qu'en littérature, l'emploi courant de la phrase courte et saccadée retrouvée partout de nos jours ne constitue pas un minime apport de l'impressionnisme à cet état quelque peu déchu du style. Concé-
dons: voyons là une tendance issue de ces novateurs. Il faudra toutefois poser des restrictions.

Ainsi, ce genre de phrase peut se repérer bien avant notre époque dans nos lettres françaises. A lui seul, Michelet en offre un réel exemple. Nous aurons l'occasion de citer cet auteur en détail.

Du reste, en soi, la phrase courte ne porte pas germe de mort, pas plus que le style périodique et oratoire ne signifie éloquence et sublimité. Seul, l'abus d'une chose reste condamnable. Employée avec discernement, véhicule de

L'IMPRESSIONNISME

pensées rigoureuses, fidèle organe du "mens divinor" des poètes ou prosateurs, le style coupé peut rendre des services incomparables. Chez nous, Monsieur l'Abbé Savard a atteint des sommets inconnus par le truchement d'une prose fort éloignée des cadences classiques telles qu'entendues autrefois. Qui oserait, cependant, contester la valeur de ses ouvrages si riches d'idées ou de sentiments? Ne crions pas trop vite au scandale. N'a-t-on pas vu des écrivains au long style dont les tâtonnements nous causent un ennui "magnifique"? Le "grand niais" d'alexandrin renforma-t-il jamais en lui-même des propriétés infaillibles d'éloquence? Il s'est trouvé des versificateurs fort incapables de l'utiliser honnêtement. Si "le style, c'est l'homme", on ne peut blâmer un écrivain de présenter les conceptions de son esprit dans une forme ou dans une autre, pourvu que, ce faisant, il adopte une tournure où la clarté et le bon goût trouvent leur compte. Les impressionnistes ont souvent réalisé ce programme nouveau. Ils ont produit de charmantes œuvres quand ils se sont avisés de s'annoncer clairement. Leur tort ne résida que dans ces travaux faibles de plan et d'idées où ils se bornèrent à aligner des vocables sans lien tels des enfants fatigués du jeu groupent sans ordre les pièces éparses d'un casse-tête et veulent trouver un plaisir bénin à opérer des rapprochements bizarres.

= = = = =

L'IMPRESSIONNISME

Mais, avant d'aborder la question du fait impressionniste chez Henri D'Arles et même chez quelques auteurs, nous croyons nécessaire de rafraîchir nos données sur ce qui regarde l'école de peinture qui a communiqué son nom aux domaines littéraire et musical. Que fut au juste le mouvement impressionniste chez les peintres? Quels nouveaux apports suggère-t-il pour rajeunir le traditionnel académisme?

Enl doute, son évolution tend vers une plus grande individualité, un éclectisme définitif en matière d'éclairage et de forme.

De même que le Renaissant préférait ses illusions d'optique, par la perspective, à la simple et fidèle reproduction historique de ses prédécesseurs, l'impressionniste veut se fier à ses illusions chromatiques au détriment de la vérité dans les formes. Ce que l'art classique contenait d'individualité dans la disposition de ses dernières, l'art nouveau le réclame pour la disposition des couleurs et des rythmes.

"The distinguishing characteristic of this heresy was unquestioning acceptance of individual vision in the optical meaning of the word" (1)

(1) MARRIOTT, Modern Movements in Painting, p. 39

L'IMPRESSIONNISME

L'artiste regarde son modèle d'un oeil subjectif, de ce chef, il peut changer l'ordre des éléments, en omettre certains ou en additionner d'autres et ainsi ouvrir la voie aux invasions fantaisistes. Pour mettre en relief la partie de son choix, il stylise ou omet selon la circonstance.

Henri d'Arles, comme critique de peinture, ne semble connaître ces artistes que sous ce dernier mode de la fantaisie.

"C'est un peintre classique, écrivait-il un jour d'un de ses amis, la facture irréprochable de ses tableaux le révèle. Les fortes études qu'il a faites à Paris et en Allemagne, les saines traditions d'art dans lesquelles il a été nourri, sans rien ôter à son talent de sa fraîcheur et de son originalité l'ont orienté dans le sens du beau classique, où se trouvent la perfection, l'ont éloigné à tout jamais de cette école impressionniste dont l'unique règle est la fantaisie et dont les oeuvres incomplètes ne peuvent susciter que des admirateurs d'un jour" (1)

Sans souscrire à ce jugement d'un genre définitif, nous pouvons affirmer que l'école post-réaliste s'adonna uniquement à l'attention spécialisée de telle vue d'objet. Elle se propose un affinement et une subtilisation des conditions de lumière et des thèmes à traiter. "Avant tout, elle veut rendre l'aspect superficiel et momentané d'une scène sous un éclairage donné", ² par une dévotion au rythme et au nombre dans

(1) HENRI D'ARLES, Pastels, p. 90

(2) EMILE BOUVIER, Initiation à la litt. d'aujourd'hui, p. 69

L'IMPRESSIONNISME

les effets de lumière et de couleur.

"They substitute to rhythm and balance of form the rhythm and balance of color and light" (1)

Le point de vue personnel, subjectif déjà invoqué, la fantaisie surajoutée à une vision délibérément restreinte, l'on comprend que le peintre produise des oeuvres difficiles d'interprétation. Quand nous visitons une galerie de peintures classiques, ou du moins traditionnelles, malgré notre incapacité en appréciation adéquate, nous pouvons encore nous sentir à l'aise parmi des chefs-d'oeuvre compréhensibles, vu leur simplicité et leur fidélité à reproduire l'original. L'imagination ne se voit pas contrainte à un effort capital pour reconstruire une scène qui aurait servi de type à l'artiste. Au contraire, devant une toile impressionniste, surtout du dernier stage, il faut s'efforcer de saisir l'idée maîtresse, la seule possible, le point de départ d'une conception, qui à sa limite s'intitule l'oeuvre présente, et l'on pourra se piquer de comprendre si l'on réussit à trouver le lien secret qui unit ces deux extrêmes. Il faut interpréter ou quitter la salle sans autre commentaire. Aussi, les malins n'ont-ils pas manqué de réclamer l'inscription de tout titre au bas de peintures si étranges...

(1) MARRIOTT. Modern Movements in Painting, p. 61.

L'IMPRESSIONNISME

Pour les peintres d'impression, l'oeil se pourrait comparer à un canal où tout élément trouve accès libre. L'organe perçoit et ne critique rien. Ou encore, songeons à l'action d'un miroir déformant capable de réfléchir une image dans sa totalité, mais combien méconnaissable en ses proportions. Si cette glace présente un détail aux dépens des autres, les peintures de 1880 présentent une disposition analogue. Marriott trouve le mot juste quand il affirme, non sans humour :

"When we look at their deeds, we are more conscious of all that is sacrificed than of all that is remained, but, what is remained is intensely realised".(1)

La spécialisation alla plus loin, si l'on songe que ces peintres : en France : Monet, Manet, Pissaro, Renoir et Degas ; en Hollande : Mathero, William et Jacob Moris ; en Belgique : Claus et De Smet ; en Espagne : Sorolla y Bastida ; en Angleterre : James Whistler, ont puisé leurs thèmes dans des scènes de cafés, de danseuses de ballet, de courses de chevaux, de toutes petites échappées de nature, et, en ce qui regarde les Français, des croquis de natures parisiennes surtout. Si parfois les traits veulent reproduire fidèlement le modèle, il reste notoire que les effets lumineux constituent un genre tout nouveau.

(1) MARRIOTT. Modern Movements in Painting, p. 40.

L'IMPRESSIONNISME

Et comment donc, au juste? En ce que les impressionnistes appliquent à leur art quelques notions de physique.

"Puisque dans la nature les couleurs se forment non par mélange mais par juxtaposition de vibrations, ceux-ci procèdent de même, scientifiquement. Ils n'étendent plus sur la toile, comme les anciens maîtres, des couleurs préalablement mélangées sur la palette. Ils ne se servent que des sept couleurs du prisme et suivant la méthode de Claude Monet, ils les juxtaposent en petites touches sur la toile. Ces touches donnent naissance à des vibrations lumineuses qui se groupant, s'unissant, forment à distance par le jeu des combinaisons optiques des couleurs sur notre rétine. Tel un champ en avril, dont les multiples nuances de chaque brin d'herbe se confondent dans notre oeil en un vert uniforme". (1)

Art tout ruisselant de lumière et de vie, art de jouissance pure dans l'abstraction même des essences étudiées, délaissement des clichés panoramiques au profit des visions abstraites, des suggestions savantes, d'allusions poétiques qui évoquent à la fois cent aspects variés ou si l'on préfère un aspect momentané de cent êtres en un perpétuel devenir.

Où donc localiserons-nous le point faible dans ces travaux conçus hors des normes coutumières? Pourquoi ces productions posent-elles un problème aux initiés comme aux pro-

(1) ANDRE LALANDE, Les Lettres, janvier 1927, p. 45.

L'IMPRESSIONNISME

fanés? C'est que le peintre a ici poussé le pouvoir descriptif de ses couleurs plus loin qu'elles ne le peuvent faire. En vain s'acharne-t-on à résoudre ce dilemme: soigner tous les détails au moment où l'on en exagère un; fixer la lumière, si adorable fût-elle, sans retracer au moins sommairement le corps où s'incarne cette lumière. Celle-ci n'existe pas, pour nous, du moins, à l'état pur: nous la voyons délimitée dans les objets et ignorer ceux-ci, c'est se limiter le champ optique.

"The cardinal defect of Impressionism was that the painter looked at the subject with a deliberate narrowed vision. That the narrowing was aimed at sincerity does not redeem it." (1)

Toutefois, il ne faut pas taxer d'imparfait et d'inutile, un mode artistique qui contribue doublement à améliorer l'art pictural. En fait, comme travail positif, le cénacle aura rappelé à la caste des gens instruits que la conception artistique contient une portion de subjectif. Les règles sévères peuvent aider le débutant, poser des ordres, prévenir des licences. Elles outrepassent leurs pouvoirs si elles prétendent contenir en leur arène étroite les fougueux envols de génie. L'inspiration naît souvent au sein d'un beau désordre, quel que soit le domaine des beaux-arts où nous la rencontrons.

(1) MARRIOTT, Modern Movements in Painting, p. 10.

L'IMPRESSIONNISME

ons. Rappelons-nous l'illustre Corneille emprisonné dans la triple chartre des trois unités, contraint de présenter des personnages qui déambulent montre en main, acculé à des embarras fort gênants pour démêler l'intrigue de ses drames, Le Cid tout particulièrement.

Non, le génie ne se peut contenir. Il jaillit tel une source tumultueuse et poursuit sa course indomptée vers l'effet à produire. En peinture, dès lors, il pourrait advenir qu'une oeuvre outrepassât les usages reçus--et ces usages nous le savons, forment une bonne partie des règles établies--tout en restant digne de l'admiration universelle. Les impressionnistes ont voulu libérer le talent, prôner l'art pour la seule délectation des yeux. Restait à connaître leur conception d'une oeuvre de génie. Henri d'Arles, pourtant peu sympathique à ces spécialistes du pinceau, nous l'avons vu, semble néanmoins les comprendre, lorsque, parlant de M. Schneider peintre impressionniste californien, il explique le phénomène de la subjectivité.

"L'art est éminemment subjectif. Ce même paysage que tous contemplent prendra un aspect divers selon qu'il se réfléchira dans tels ou tels yeux. L'artiste projette sur la toile l'image d'une réalité, mais d'une réalité qui a passé par son âme et qui dans ce mystère intime, s'est à la fois dépouillée et enrichie, qui a subi une transformation". (1)

(1) HENRI D'ARLES, Horizons, P. 178.

L'IMPRESSIONNISME

L'impressionnisme reste donc une spécialisation avec ses lacunes et ses qualités. Cette peinture, surtout en ses dernières phases, s'adresse à l'oeil comme à un critère définitif d'interprétation; Si la peinture classique originait de l'intelligence et se destinait à cette faculté, la peinture impressionniste venue de l'organe visuel s'adresse à lui surtout. Le point de vue diffère totalement, comme, du reste, les résultats devant la postérité ont différé aussi. Les critiques officiels vouèrent aux gémonies ces productions trop romantiques. Mais, il dépasserait les cadres de cette thèse de suivre le développement du procès qui fut intenté à l'académie des Degas et des Renoir, comme aussi, il incombe très peu de porter jugement définitif sur des oeuvres dont on discute encore. Sans mépriser aucune conception de ce genre, nous partageons l'idée de ceux qui relèguent au second plan des productions où la fantaisie préside. Le "Thomas Carlyle" et la "Miss Alexander" de Whistler peuvent survivre mais le peuple, comme masse, ne saurait s'éprendre de cent autres esquisses de cet auteur et consorts. La généralité des individus ne possède pas l'outillage scientifique au moyen duquel elle puisse manier des oeuvres au-dessus de sa portée. Par une secrète revanche, le peuple délaisse ces spécialités pour revenir aux expressions traditionnelles où son intelligence et ses yeux trouvent leur compte. Il préférerait un

L'IMPRESSIONNISME

carton de Poussain à un carrelage baroque, décrit comme parfait, fût-il parafé de Degas.

=+=+=+=+=+=

Si affilié à la peinture, l'art musical connut lui aussi, comme bien l'on pense, son effervescence impressionniste.

Déjà, les débuts du 19ième siècle voyaient apparaître Schumann qui, le premier, introduisit la fantaisie et le caprice comme nul n'avait osé avant lui. Sa musique de chambre, sa musique symphonique et ses poèmes pour orchestre bien qu'inégaux, résultent d'un génie poétique douloureusement tendre et passionné, à la grâce parfois mignarde.

Toutefois, il appartenait à Debussy et à Ravel de porter au maximum le rendement d'un genre ébauché par les romantiques. Quelle conception se firent-ils de la musique? Un enchaînement de notes et d'accords instables où l'esprit s'ingénie en vain à reconnaître une trame de fond, un motif basique propre à délimiter le moins l'inspiration. On assiste plutôt à une féerie de lumière, à l'incomplète cristallisation d'une pensée brillante jusqu'à l'éblouissement. Les critiques ne reconnaissent pas d'autre pouvoir à ces musiciens, à Debussy surtout:

L'IMPRESSIONNISME

"Celui-ci, assouplissant la technique étroite des deux modes traditionnels (classicisme et romantisme) créa une écriture basée sur l'équilibre des résonnances naturelles d'un accord et sur l'indépendance des sons. Sans audace anarchique, il parvint à libérer l'écriture classique d'une quantité de servitudes arbitraires et se créa un langage impressionniste d'une ductilité miraculeuse qui a marqué une date importante dans les annales de la musique universelle". (1)

Ces résonnances sont subtiles, aériennes, mystiques. Pensons aux trois Nocturnes de Debussy: Nuages, Fêtes, Sirènes. Lalo explique que ce sont des peintures non des objets et des êtres: nuages, fêtes, sirènes, mais de leurs reflets, des vibrations qu'ils communiquent à l'âme de leur action sur l'espace ému; ce sont des scènes où il ne subsiste des choses que leurs changeantes clartés. Aussi, que reste-t-il de ces pièces après audition? A peu près rien. Tout va à l'encontre des rigoureuses philosophies classiques qui présentent un travail à l'intelligence, à l'encontre des gracieux thèmes romantiques qui s'incrustent dans la mémoire sensible pour la charmer longtemps encore. Ici, point de cet ordre rigide, de plan suivi, de sentiment figé, d'envol plein de grâce et de finesse. L'effet à produire, c'est de dépister toute trace de plan, de facture. Pour goûter, il faut pratiquer une introspection, se remettre soi-même, si possible, en face du motif qui a servi

(1) YVAIN-SORDET, Initiation à la Musique, P. 91.

L'IMPRESSIONNISME

de base descriptive à l'auteur. S'il faut figurer les racines lumineuses d'une nuit où les rayons de lune dansent la farandole sur les cîmes écumeuses d'un lac resterait le meilleur moyen d'écouter le célèbre "Clair de Lune" de Debussy. La mélodie ne peindrait pas tant la scène que les effets lumineux par où passe celle-ci. Tâche ardue, en fin de compte, que d'écouter une telle mélodie! Oui, entreprise bien osée en effet, semblable au geste symbolique de l'auteur lui-même qui groupe, pour ainsi dire, des nuages trop tôt dispersés, divise des ondes aussitôt réunies. Issue d'un élément si subjectif, soumise au complexe psychologique infiniment intime et variable de l'auteur, cette musique idéale ne saurait se reproduire à perfection que par son auteur et créateur lui-même, et encore, de préférence, s'il se retrouver dans des circonstances à peu près analogues à celles qui ont marqué son être de telle ou telle empreinte à un moment donné. Quel autre, dès lors, pourrait se targuer de revivre lui-même les magiques incantations qui présidèrent à la composition de lignes si subjectives? Qui peut nous remettre en face de la mobilité des "Jeux de vagues", ou du "Dialogue de la Mer et du Vent"? Ce sont là des esquisses symphoniques lumineuses créées par Debussy lorsqu'il imagina de fixer le mirage lumineux des flots dont le pli se venait dérouler à ses pieds. On le comprend, c'est là une entreprise surhumaine, tout comme la fixation d'un souffle...ou la cristallisation d'un regard...

= = = = =

L'IMPRESSIONNISME

Les cadres extérieurs de la question déjà posés, la genèse de la théorie moderne un peu élucidée, nous pouvons pénétrer dans notre domaine propre: la littérature et essayer de déterminer avec précision l'apport des impressionnistes à l'art d'écrire.

Comment se sont-ils manifestés? Quels principes émergent-ils? Quelles oeuvres ont-ils léguées à l'admiration de la postérité? Voilà ce qu'il nous faudrait savoir!

Si nous nous rappelons le dernier sens du mot impressionnisme, nous envisageons un fait très large de conséquence, à savoir: toute littérature propre à émouvoir. Revendiquer le culte de l'émotion comme une invention du siècle dernier serait puéril. De tous temps, on a écrit des oeuvres sentimentales, peut-être pas toujours avec la chaleur des romantiques, cependant. Ceux-ci reprenaient définitivement un mode lyrique dont on trouve trace chez François Villon, chez Racine même. Concédons quand même qu'il appartenait au 19ième siècle de mettre en relief une impérissable spontanéité d'art personnel délicat et sensible par une pléiade de génies desquels Lamartine émerge comme une cime altière. Celui-ci représente pour Faguet le type de "l'élégiaque pur, plus sensible que sensuel, un homme exprimant en beaux vers les senti-

L'IMPRESSIONNISME

ments pénétrants, inondants, infiniment forts, mais vagues, qui veulent rester vagues et n'aiment pas à s'exprimer tels qu'ils remplissent les coeurs des adolescents." ¹

Sans hésiter, nous pouvons mettre en tête de la lignée impressionniste ce poète à sensibilité facile, quasi malade, mais toujours noble, ce délicat styliste dont l'âme s'épanchait dans une forme impeccable ou du moins toujours enchanteuse. Dans ses entretiens sur Homère, Lamartine esquisse savamment le portrait du poète idéal. Que revendique-t-il avant tout pour le barde compétent? Une sensibilité éminemment réactive.

"Que le poète, affirme-t-il, soit lui-même un instrument humain de sensation, très impressionnable très sensitif et très complet...une véritable lyre vibrante, une gamme humaine aussi étendue que la nature". (2)

Faguet remarque que Lamartine réalisa cet idéal entrevu: "Ses poèmes n'étaient autre chose que des impressions" note-t-il. Augier va beaucoup plus loin et nous démontre sans ambages que le célèbre maître se classait parmi les impressionnistes. "Les élégies lamartiniennes, souligne-t-il, représentent huit heures du soir, en été", ce que le spirituel Fa-

(1) La litt. française par les critiques contemporains, p. 559

(2) Ibidem, p. 560.

L'IMPRESSIONNISME

guet corrige aussitôt: "Cela représente plutôt, avec des mots, l'état d'une âme tendre, à huit heures du soir, en été ou en automne." ¹

Oui, ce romantisme quintessencié, cette vraie liberté dans l'art, ce délaissement définitif de la traditionnelle impersonnalité classique, cette surabondante affirmation du moi, cette entière mise à jour des secrets replis du coeur, voilà l'aurore du jour impressionniste qui devait suivre. Certes, Lamartine fraie la voie, il ne la déblaye pas complètement. Il ne pousse pas à l'excès, il n'a pas encore contracté la "fièvre personnalitaire" quant au fond et quant à la forme, il n'a pas "soulevé la tempête au fond de l'encrier" ni éreinté le style comme le feront ses lointains successeurs. Tout de même, son mode crée l'impressionnisme avant la lettre. Comme Villon écrit en romantique quatre siècles avant que l'école ne s'intitule. Peu importe que l'auteur de Jocelyn ou du Lac ne possède la texture matérielle des récentes productions, il en a déjà les idées et c'est beaucoup. Comme les impressionnistes, il affectionne le flou ou décor; il pose tache sur tache plus qu'il ne tire des lignes précises; comme eux, il écrit sous le souffle de l'émotion bien plus que sous la dictée d'un plan, comme eux, il néglige le fini de la forme.

(1) La litt. française par les critiques contemporains, p. 561

L'IMPRESSIONNISME

Expliquons-nous.

D'abord, il affectionne le flou du décor. Bien plus que la dissertation, l'exemple en conviendrait. A ce titre, relisons un extrait de Jocelyn:

"Et puis ce bruit s'apaise et l'âme qui s'endort
Nage dans l'infini, sans ailes, sans effort,
Sans retenir son vol sur aucune pensée,
Mais, immobile et morte et vaguement bercée
Avec ce sentiment qu'on éprouve en rêvant
Qu'un tourbillon d'été vous emporte et que, le vent
Vous prêtant un moment ses impalpables ailes
Vous planez dans l'éther tout semé d'étincelles".(1)

Que voilà bien le ton habituel de "L'automne", "Le Lac", "L'hymne du matin", "L'infini dans les cieux", "La pensée de la mort". Rien ici de déterminé ou de délimité; le trait ferme s'évanouit, une agréable brume enveloppe le paysage de son émotion impondérable mais combien réelle et poignante.

Un sentiment profond traverse ses écrits, ajoutons-nous. Est-ce à démontrer chez un romantique? Ces envols pathétiques le clament assez.

"O temps, suspends ton vol et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
De nos plus beaux jours...
...Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,

(1) LAMARTINE, Jocelyn, 21ème Ep., vers 102 et seq.

L'IMPRESSIONNISME

"Que les parfums légers de ton air embaumé
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire
Tout dise: "Ils ont aimé" (1)

Et précisément, à l'heure où l'émotion atteint son paroxysme, elle accuse une forte mise en évidence du "moi", à l'instar des impressionnistes.

"La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire.
A la vie, au soleil, ce sont là des adieux:
Moi je meurs et mon âme au moment qu'elle expire
S'exhale comme un son triste et mélodieux". (2)

Il emprunte lui-même la voix de Jocelyn pour exprimer le trop-plein de son âme, pour nous communiquer un trait de sa propre vie.

"Moi qui n'ai point entre eux trouvé d'ami
Parce qu'un coeur trop plein n'aime rien à demi
Je m'échappe et cherchant ce confidant suprême
Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime
Par la porte secrète en son temple introduit
Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit". (3)

Ce sentiment personnel atteindra son apogée dans *La Vigne et la Maison*. Pour mieux signifier les transports de son émotion, il dédouble l'entretien intime en son être, laisse courir sa muse du "Moi" à l'"Âme"; d'un "Moi" plein de courage à une âme en proie à la nostalgie des irrémédiables jours de l'enfance.

(1) LAMARTINE, *Le Lac*.

(2) Id., *L'automne*, vers 29 et seq.

(3) Id., *Jocelyn*, 21ème Ep. vers 7-8 et seq.

L'IMPRESSIONNISME

Puis, il ne se soucie guère du plan. Quoique ce défaut existe chez un créateur au génie si altier, il ne choque pas de prime abord. La splendeur d'une verve infatigable et sans cesse rajeunie nous fait oublier les lacunes de l'ordonnance générale. Seule, une étude plus attentive nous découvre les faiblesses de plan. "La Marseillaise de la Paix" laisse, en ce point, un exemple frappant. Ce long poème pose un grave problème à tout logicien acharné de voir apparaître les arguments en un ordre mathématique. Les pensées succèdent aux pensées, les sentiments poursuivent les sentiments, mais selon quelle gradation? Le souffle poétique se montre certes puissant, il se verrait plus dynamique s'il informait un raisonnement mieux balancé. On assiste à un déploiement de pensées fortes entremêlées d'arguments faibles qui nous conduisent finalement à une conclusion sans vigueur. On eût souhaité que les dernières lignes constituassent une sorte d'enporte-pièce où l'éloge de la charité --thème de tout le morceau-- trouvât son digne couronnement. A la grande déception de l'esprit, ces nobles stances s'achèvent dans une gloire de thèmes familiers où les images satisfont les yeux au détriment de la logique qui espérait un argument décisif.

"Roule libre et grossis tes ondes printanières,
Pour écumer d'ivresse autour de tes roseaux:
Et que les sept couleurs qui teignent nos bannières
Arc-en-ciel de la paix, serpentent dans tes eaux".(1)

(1) LAMARTINE, La Marseillaise de la Paix: vers 131 ad finem

L'IMPRESSIONNISME

En dernier lieu, disions-nous, il néglige la forme. Et c'est peut-être là son plus grand tort, celui qui prépare le terrain aux licences impressionnistes. Certes, chez lui, l'envol lyrique est si continu et si abondant, la pensée si riche et si noble que la déficience accidentelle de la forme ne saurait que constituer une ombre au tableau... De prime abord, il est même difficile de remarquer les faibles du style à moins de scruter attentivement, quitte à se soustraire au charme des idées. Lamartine en est ainsi: si on le veut surprendre en faute, il faut s'astreindre à une véritable étude et ce faisant, perdre le charme fascinateur. D'ordinaire, les critiques lui pardonnent ses oublis avec une sorte de crainte révérentielle et admirative, car le talent du poète plane trop haut, le fond de ses idées s'avère trop noble pour que des négligences réelles, mais peu nombreuses, en somme, lui soient imputées à crime. Le goût général ne s'y trompe pas non plus, c'est pourquoi, les coeurs avides de retrouver l'idéal du beau poétique où s'alliant, avec un rare bonheur, l'élévation du sentiment et la correction du langage, entrent avec respect dans le sanctuaire incomparable du grand romantique. Ce barde exceptionnel fut poète, non versificateur. Chez lui, la poésie est une fin, la rime, un moyen; celle-ci doit obéir au magnétisme de celle-là. Prend-il connaissance d'une gaffe littéraire? Il la corrige non par la substitution d'un autre tour

L'IMPRESSIONNISME

mais par l'introduction d'une autre pensée plus convaincante encore: richissime joaillier, il manie les diamants avec un savoir consommé et augmente l'effet, non par un nouveau arrangement de ses pierreries intellectuelles, mais par l'introduction même de gemmes plus magnifiques, capables de relever l'éclat général de son oeuvre. En un mot, il ne corrige pas, il refond. Il repense et présente un autre texte.

Nous ne prétendons pas avoir épuisé les considérations sur l'origine lointaine de l'impressionnisme, retraceable chez l'immortel romantique de 1830. Toutefois, à lui seul, il nous permet de connaître une bonne partie du domaine où évolua l'école d'alors. C'est que chez lui, surtout, on découvrit le laisser-aller confidentiel, la grâce du détail, l'affirmation du moi sensible dont les impressionnistes devaient se saisir et qu'ils érigèrent en système plus ou moins défini.

Il faudrait encore voir une première tendance au lyrisme dans "La Ballade des Dames du Temps Jadis", reconnaître cette même inspiration dans les chœurs d'*Athalie* et d'*Esther*, discuter l'oeuvre de Chateaubriand et celle de Hugo en ce qui a trait au point de vue proprement émotif. Si l'on songe qu'en définitive, le mouvement de 1880 consiste en un naturel et dernier aboutissement du romantisme, il ne nous semblera plus si nouveau. Toute littérature inspirée

L'IMPRESSIONNISME

de sensibilité délicate, non malade, chantre des joies intimes et des mille riens de la vie, non sans influence sur nos dispositions psychiques, reste un sain impressionnisme, un genre très connu et pratiqué. Il revit avec nous les émotions profondes, tandis qu'à son dernier stage, il ne reproduit guère que les émotions superficielles. A ce point, nous avons le culte de l'impression instantanée ou l'impressionnisme proprement dit que nous allons essayer d'étudier.

=====

Nous l'avons déjà sous-entendu à plusieurs reprises: le mouvement de l'impressionnisme semble bien remonter à une époque voisine de 1880. Il n'arrivait pas tant comme opposé au romantisme d'où il sortait pour ainsi dire, ne s'affirmait pas non plus adversaire du classicisme, ne prétendait pas non plus renverser les chapelles parnassiennes ou symbolistes auxquelles parfois il nous fait même penser par son caractère d'exotisme... Oh non! Le Credo des Goncourt se résume à bien peu. La norme serait de n'en suivre aucune, à moins de se mettre à réagir contre le déterminisme littéraire qui accordait une trop large part aux facultés supérieures, à l'intelligence. Car, pour le cénacle déterministe,

L'IMPRESSIONNISME

il s'agissait de décrire avec une exactitude astronomique , d'expliquer, d'analyser, d'approfondir et de prévoir. Leurs productions étaient chargées d'une érudition massive où l'on parcourait les quatre coins du savoir en moins d'un paragraphe. Main dans la main avec la science, la littérature avançait précautionnément, fière de rencontrer un nouvel obstacle et de lui opposer une lourde entrave philosophique ou scientifique, de dresser des échaffaudages serrés d'arguments venus de toutes les branches du savoir. Alors, florissait le règne de la raison. Par elle et pour elle on écrivait. Elle seule constituait l'alpha et l'oméga de la création intellectuelle.

Face à ce bloc solide de la raison, l'on vit s'édifier le système impressionniste. En contradiction ouverte avec les coutumes déjà "vénérables", les deux Goncourt, Romain Rolland, Charles-Louis Philippe, Jules Romain, Marcel Proust, Jean Giraudoux, Paul Morand lançaient sur le marché des publications quasi "révolutionnaires", ou pour le moins, osées, pleines de "petites sensations, de menues réflexions, parfois incohérentes, où des sortes de parenthèses dans le langage intérieur viennent mêler leurs crisilleries intempestives au monologue de la conscience réfléchie ou de la passion..." (1)

(1) E. BOUVIER, Initiation à la litt. d'aujourd'hui, p. 131

L'IMPRESSIONNISME

La raison ne trouva plus ici citadelle inexpugnable, mais abri précaire, car bientôt, elle dut s'expatrier devant les incursions fantaisistes causées par le délire d'une imagination surchauffée. En attendant, l'on parle sur des menus riens, des détails babals, cela sans but précis, pour la seule raison que ces riens existent et ne laissent pas de tenir une place importante dans la vie qui tisse sa trame de leur multiplicité. Tout ce qui frappe l'oeil devient objet de littérature et de même que les peintres impressionnistes emploient leur organe visuel bien plus comme un canal que comme un filtre, les littérateurs le réduisent au niveau d'un agent non critique de toute sensation. Il ne s'agit plus ici du sentiment, mais de la sensation fugitive reçue au premier contact avec le dehors. Le sentiment s'explique, se décompose; la sensation, elle, est une simple perception enregistrée dans l'intellect passif. Qu'est-ce qui ne porte à aimer ceci ou cela? Je ne sais, mais j'aime, et ce savoir me suffit. J'écris sur ce que j'aime, je ne m'attache pas tant à décrire cette matière qu'à fixer un peu la réaction émotive qu'elle provoque. C'est pourquoi, les Goncourt "prétendaient noter avec une rapide et vivante fidélité les aspects subtils et changeants des choses et ne voulaient pas tant décrire la réalité dans leurs livres que renouveler les impressions qu'elle peut produire sur des sensibilités fines, nerveuses et artistiques". (1)

(1) F. STROUSKI, Tableau de la Litt. frçse au XIX^e et XX^e s.

L'IMPRESSIONNISME

Comme on est loin de l'objectivité classique avec des considérations comme celles-ci :

"Et puis, je m'accoude à la fenêtre dans une posture déjà habituelle et je commence à souffrir routinièrement de la même façon qu'hier. Je n'ai pas envie de pleurer, je regarde l'avenue, le talus brûlé se teindre des couleurs de l'aube, je m'intéresse au troupeau qui passe, contenu par des chiens haletants et muets. Il m'arrive que je souris aux jeux des chiens rôdeurs, pourquoi non? Tous les spectacles s'inscrivent sur le fond solide de la douceur et ne l'altèrent pas." (1)

Qui eut songé à se mettre au blanc de la sorte à l'époque de Boileau? Sans doute, l'on est loin du fétichisme, du dadaïsme avec leurs surprises verbales déconcertantes, mais comme l'on s'éloigne de la solennité classique. A l'instar de l'impressionnisme pictural, l'on va ici exagérer le relief du détail et ne fournir qu'un ensemble vague de faits, en guise de fond. L'on veut nous laisser juger de l'ensemble vu d'un point particulier que l'auteur affectionne davantage.

Pour arriver à peindre ainsi, fidèlement et instantanément, pour fixer sans retard cet aspect particulier à un moment quelconque, le mot isolé, sevré de tout contexte, semble le plus apte à rendre service. Il se présente comme le seul outil adéquat capable de fixer la sensation, l'apporte la mobilité des choses. La phrase devient courte, on la supprime

(1) L'Entreve. Cité par Dumesnil: Hist. de la Litt. fr. p. 557

L'IMPRESSIONNISME

me le verbe, puis le sujet et les compléments: nous assistons vraiment au triomphe de l'ellipse, du style "note". Certaines pages rappellent le carnet de poche où l'on inscrit à la hâte des idées éparses destinées à une subséquente élaboration vers un écrit plus parfait. C'est que le mot isolé et précis semble le plus capable de retenir l'essence cachée des détails où s'arrête l'attention, tandis que, c'est un fait compréhensible: la période longue et cadencée, si harmonieuse soit-elle, s'oppose d'elle-même à la cristallisation immédiate d'une sensation rapide. L'écrivain éprouve la nécessité d'un processus capable de graver au tempo même de la perception. Il ne faut voir que l'épanouissement de cette aspiration dans la suggestion de Blaise Cendrars:

"Le Port. Le Port de New-York. 1834."...

Il faut deviner et reconstruire. L'auteur en ce cas devient plutôt un amorceur d'idées qu'un commentateur, et il réussit parfois étonnément à nous communiquer sa sensation par ce fait de vocables détournés de leur usage pratique et habituel.

Il convient de remarquer que l'écrivain moderne aime le nom parce que beaucoup plus pittoresque. Que l'on se rappelle Edmond de Goncourt:

"Au bout de dix minutes qu'elle sonnait, une antique domestique, après reconnaissance de la

L'IMPRESSIONNISME

"visiteuse, par le judas, lui ouvrirait." (1)

Dumesnil commente ainsi ce procédé:

"Le seul fait que l'arrivée subite et inattendue d'un nom, d'une série de noms constitue quelque chose d'insolite, aide à la fin même que veulent les littérateurs nouveaux. Affaire de mode, en somme. Quand ce procédé aura suffisamment connu de vogue, on en reviendra au verbe". (2)

Oui, affaire de goût et de mode que l'emploi du nom ou du verbe, mais affaire de psychologie que l'emploi du mot isolé. Celui-ci constitue l'entité verbale qui synthétise le trop-plein d'émotion que l'être ressent.

"Le mot est, en effet, ce qui convient le mieux à la sensation: comme elle, il nous heurte, il sait traduire, presque photographiquement dans toute son unité et avec sa brutalité même." (3)

Est-ce à dire, toutefois, que tous les impressionnistes vont constamment recourir à la forme-éclair? Loin de là! Ils ne rejettent pas la phrase charpentée. Leur revendication consiste dans le droit d'adapter la forme stylistique à la rapidité de la perception et au caprice du moment. Ainsi, l'on retrouvera chez Henri d'Arles, pour ne citer qu'un cas, des phrases modèles aux points de vue équilibre et rythme, des pé-

(1) LE FAUSTIN. Cité par Dumesnil: Hist. Litt. Fr. p. 557.

(2) DUMESNIL, HIST. de la Littérature frçse, p. 558.

(3) ANDRE BERGE, Esprit de la littérature moderne, p. 28

L'IMPRESSIONNISME

riodes dont on ne soupçonnerait pas l'existence chez un auteur plutôt rebelle aux strictes balances.

Cependant, ce que nous avons expliqué à date ne serait rien si, bien au-delà de ce procédé matériel, les impressionnistes n'avaient revendiqué et pratiqué une "emphase définitive" du moi. Ils deviennent de vrais centres vers lesquelles convergent nécessairement les réalités des mondes externe et interne et...ils tiennent à nous le laisser savoir. Les sensations vont à eux d'abord, puis, sortes de récepteurs fidèles, sinon d'amplificateurs, ils nous les transmettent en bloc. Si les romantiques se réclamaient de la déclaration de Musset:

"...C'est le coeur humain qu'un auteur doit connaître!
Toujours le coeur humain pour modèle et pour loi.
Le coeur humain de qui? Le coeur humain de quoi?
Celui de mon voisin a sa manière d'être,
Mais, morbleu, comme lui, j'ai mon coeur humain, moi!"(1)

avec combien plus de raison les littérateurs modernes ne peuvent-ils pas se rallier au son d'un appel si claironnant! Si les premiers ont tenté une émancipation du "moi", les seconds ont réussi définitivement l'entreprise. Ils ne se soucient guère de critiquer, de classer les faits émotifs, ils veulent intensifier l'onde sentimentale et nous transmettre le poten-

(1) ALFRED DE MUSSET, Namouna, Chant 1, XII.

L'IMPRESSIONNISME

tiel dont ils disposent. La seule transformation apportée à leur acquit de l'extérieur, c'est de nous laisser savoir la part primordiale de leur être dans la notation des faits psychologiques en cause. Nous les voyons au premier plan, nous nous sentons guidés par eux et n'échappons que par hasard à leur emprise facilement à charge.

Les autres révolutions qu'ils apportent découlent toutes de ces deux règles fondamentales. Leur manque de plan, leur culte du néologisme, leur tendance à l'afféterie, un emploi baroque du participe présent et de l'imparfait révèlent des perturbateurs du style, des êtres avides de capter l'attention par tous les moyens possibles.

De ce bref exposé de la question à son stage général, nous tirons les lignes propres à esquisser la physionomie littéraire de notre auteur, Henri d'Arles. Il nous reste donc à voir comment celui-ci incarna, chez nous, plus ou moins consciemment, l'ensemble de ces règles qui, en France, avaient groupé maints adeptes à une époque qui anticipe d'environ vingt années la carrière de M. l'Abbé. Sans autre addition, nous allons aborder l'étude de l'impressionnisme représenté dans un type concret, dans un personnage qui peut, sans doute, être cité comme le plus fidèle disciple des Goncourt au Canada français.

CHAPITRE II

HENRI D'ARLES : L'HOMME REVELE PAR SON ECOLE, SON TEMPERAMENT

Monsieur l'abbé Henri Beaudé, ou Henri d'Arles, de son nom de plume, nous apparaît, dès l'abord, comme un personnage énigmatique, et c'est ainsi qu'il se comprend lui-même, car, s'il est un fait capital à noter dès le début, c'est bien cet inconcevable témoignage qu'il se rend de ne pas appartenir à l'école impressionniste. Volontairement ou non, il s'est fermé les yeux sur la théorie des systèmes: dilettante de la littérature, il prétendit ne manier la plume que pour la seule ivresse de couler des périodes harmonieuses, chargées de vocables riches, sans se préoccuper de thèmes ou de procédés quelconques. Peu ou prou il ne se soucie des consignes établies, d'avoir sa stalle au beau milieu de quelque chapelle littéraire consacrée. Il entend écrire pour la jouissance de l'art, selon son tempérament, dans le style le plus capable d'extérioriser son complexe psychique. Mais justement, ce dédain des règles, et cette forte propension au personnel ne l'établissent-ils pas sur un premier pallier d'impressionnisme?

Pourtant, il n'aime pas les novateurs de 1880. Dans

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

une étude sur Newman, page 66 de ses "Eaux-Fortes et Tailles-Douces", il émet un jugement non équivoque sur ce point:

"Ses descriptions, dit-il à propos du célèbre converti, ne trahissent aucunement le procédé littéraire, cet art de peindre avec des mots que certaine école pousse si loin".

Il prouve aussi son désaveu d'une des fins principales visées par la littérature nouvelle, à savoir: celle d'ouvrir tout grand au public le coeur de l'écrivain.

"Les écrits de saint Thomas, remarque-t-il, sont l'antithèse de la forme romantique et de cette autre manière, plus récente, et qui en est l'exagération suprême, en vertu de laquelle certains écrivains se croient le droit et le devoir d'initier le public à leurs mouvements les plus secrets et pas toujours les plus édifiants".(1)

Pourtant, quiconque a lu ses "Horizons", les "Essais et Conférences", les "Eaux-Fortes et Tailles-Douces" reconnaît que ces livres débordent de passages où l'auteur ne fait que nous initier à ses plus secrets mouvements, par bonheur tous édifiants du côté moral. Il apparaît étrange de se condamner avec tant de véhémence.

Tout de même, il se verra contraint d'avouer une certaine influence qu'ont exercée sur lui les maîtres dont

(1) HENRI D'ARLES, Essais et Conférences, tête d'étude sur saint Thomas, page 154.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

il réproouve les oeuvres. En effet, un jeune loup lui demande un jour s'il ne s'attache pas à reproduire par la plume le brio que Montesquiou, orateur français, déploie par la parole. Forcé de répondre, il s'explique ainsi:

"Sans avoir été le disciple du virtuose dont j'ai parlé, je ne nie pas avoir subi en quelque mesure son influence. J'étais jeune, je faisais mon initiation. J'avais la simplicité de m'imaginer qu'une phrase peut se tenir par elle-même et que le style est indépendant de la pensée, la forme distincte du fond". (1)

Voilà donc le chat qui sort du sac! Ces lignes, en date de 1927 réprouvent des procédés de 1905, époque de son initiation. Or, si l'on compare les oeuvres nées à ces deux époques l'on trouve absolument les mêmes procédés; les "Pastels"(1905) et les "Horizons" (1927) laissent voir le même engouement pour la forme éclatante de Montesquiou. Ce reniement du procédé impressionniste devant son jeune correspondant reste tout théorique et sert à nous confirmer dans la conviction qu'il ignore la qualité et le genre de son style. Ce que lui-même pense des discours du grand conférencier dont il voudrait bien ne pas s'intituler la réplique, nous le pouvons tout simplement appliquer à ses écrits:

"Ce sont de fines choses qui nous laissent une i -

(1) HENRI D'ARLES, Miscellanées, p. 198

HENRI D'ARLES: SON LITTÉRATURE, SON ÉCOLE

pression comparable à celle que l'on éprouve après une visite chez un joaillier de la rue de la Paix où l'on vous aurait montré des rivières de diamant".
(1)

Certes, pour lui, il faudrait bien ajouter:

..."Des fleuves d'or, de saphir et de vermeil..."

tant il affectionne ces expressions et veut décrire les scènes comme si elles fussent toutes d'une luxuriance tropicale.

Mais, il y a plus. À supposer qu'il eût renié ce genre de littérature, il se laisse pourtant pas d'admirer chez les autres ce qui s'en rapproche. Il n'hésite pas à déclarer Crémazie maître paysagiste parce que celui-ci a brossé quelques tableaux de scènes parisiennes. Précisément, il lui décerne ce titre juste après avoir cité le croquis suivant d'airure un peu impressionniste.

"Temps sombre avec des averse dans l'après-midi. Nous venons d'avoir une aurore boréale comme l'Europe n'en a pas vu depuis un siècle. Le ciel était rouge comme si un incendie formidable avait éclaté sur Paris. On a cru un instant que c'était la forêt de Bondy qui brûlait. Tout le monde était aux portes. Beaucoup de gens regardaient avec anxiété ce spectacle étrange et voyaient dans ce phénomène, les uns, le signe de grands malheurs pour la patrie, les autres le présage de la défaite des Prussiens. Ce gigantesque manteau rouge à travers lequel les étoiles scintillaient comme des paillettes d'or sur un fond de velours se déroulait sur nos têtes et semblait devoir nous ensevelir dans un suaire sanglant. C'était grandiose mais sinistre." (2)

(1) HENRI D'ARLES, Miscellanées, p. 190

(2) Cité de Crémazie. "Essais et Conférences", p. 305

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

C'en est fait. Crémazie prend place parmi les préférés de notre auteur parce que celui-ci a découvert chez le poète national des mots et tournures familières.

Inutile d'allonger ce plaidoyer. La prose elle-même parlera assez éloquemment pour la nouvelle académie, quoi qu'en pense son maître;...

Ce qui donne tout de même un aspect particulier à cet adepte, c'est que sa littérature se fait volontiers religieuse. L'on ne saurait s'en surprendre. Au contraire, l'on se réjouit de cette tournure chez un ancien Dominicain et chez un ministre du Seigneur. La haute teneur de piété sincère que renferment toutes ses œuvres suffit déjà pour les recommander à la lecture publique, nonobstant les lacunes littéraires que nous trouverons. Si "la piété est utile à tout, ayant pour elle les promesses de la vie présente et celles de la vie éternelle",⁽¹⁾ l'on ne pourra qu'avantageusement fréquenter un auteur entièrement dévoué à la cause du "beau" et du "beau chrétien, religieux".

Ainsi, il contemple un bronze de St-Gaudens, sculpté pour un mausolée du Rock Creek Cemetery à Washington:

(1) 1ère Ep. à Timothée. IV, 8 .

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

"J'avoue, dit-il avoir ressenti devant ce petit chef-d'oeuvre une émotion esthétique bien forte, mais, j'aurais préféré que vint s'y ajouter un sentiment chrétien par la vue d'une croix".(1)

Plus tard, c'est devant sa petite nécropole d'Arthabaska qu'il s'épanche en un lyrisme pieux qui enchante et édifie à la fois. Le moindre événement lui devient sujet à méditation. De toute évidence, il se forme une idée juste de la hiérarchie des valeurs en ce monde; au premier rang, il place le surnaturel, l'influence marquée de la divine Providence sur les faits et gestes de l'homme, la nécessité d'une religion d'amour, les consolations de la vie intérieure et de la prière, la paix dans l'amitié divine, toutes choses en un mot qu'il estime et qu'il aime, tente d'inclure en sa vie puis en celle de ses lecteurs.

Que ce lyrisme religieux soit toujours exprimé à point: c'est une tout autre question. Car, hélas! il n'a pas l'heur de moraliser dans le temps et de la manière la plus profitable. Il lui arrive de dégénérer en polémiste maladroit à propos de tout et de rien. C'est un art délicat que d'émettre des réflexions morales avec aplomb, et, pour lui, toutes les tentatives en ce sens n'équivalent pas à des succès. Il

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 153.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ŒUVRE

lui arrive d'entamer de fades dissertations, d'entrer en guerre contre des moulins à vent. Affaire de goût et de jugement, en somme, que ces réflexions jetées ici et là dans une page. Si l'esprit n'a pas la préparation nécessaire pour les recevoir à tel moment, si elles surviennent un peu à l'improviste, à l'emporte-pièce, sans commentaire préalable, elles exposent à perdre leur effet bienfaisant. Il en va de même de toute réflexion simplement métaphysique ou de portée sociale.

Ainsi, il voit des kyrielles de voitures automobiles dans la cité de San Francisco: le voilà parti en guerre contre le progrès moderne. Il nous présente, une autre fois, North Island, île côtière du Pacifique, "point stratégique", affirme-t-il dans un conflit entre le Japon et les Etats-Unis". De là, et sans autre commentaire, il exprime de douloureux regrets contre les guerres dont il ne peut arriver à saisir la nécessité. Plus loin, observe-t-il de grands arbres? Ceux-ci lui semblent des âmes que l'infortune s'acharne à poursuivre. Suit une longue jérémiade sur leur sort. Les mêmes pensées auraient revêtu quelque cachet d'élégance, si, simplement, elles eussent pris corps dans une composition soignée. Mais, jetées là, au milieu de ses notes de voyages, au sein des impressions sur le sol, les cactus et les nuages, elles ne peuvent qu'ai-

HENRI D'ARLES: SON ALPHEMENT, SON BOULE

der au charivari général des "Horizons". Mais, enfin, qu'y peut-on faire? C'est le procédé chéri de celui qui se complaît dans des observations comme celles-ci: "Je les admire, ces ruines, et je rêve au néant des choses, même de celles que leur caractère religieux, leur objet, ici-bas, devrait, semble-t-il, épargner." (1) Voilà ce qu'il avait à nous dire de ruines qu'il ne nous a pas décrites...

Par contre, parce que discrètement énoncées et savamment préparées, certains de ses jugements nous ravissent par leur justesse. Ils apparaissent naturels, font imperceptiblement passer du domaine concret à celui de l'abstrait, de la matière à l'esprit. C'est un bel exemple de ce genre qu'offrent ces pages des "Horizons" où il nous relate une prise de film à Hollywood, nous explique les interminables et monotones poses des acteurs. Petit à petit, il passe à l'appréciation de ce genre théâtral si en vogue aujourd'hui. Il donne la juste note sur le conventionnel et le factice de ce qu'on nomme orgueilleusement le 7ième art. Il nous démontre la supériorité du théâtre vivant avec ses acteurs réels, leurs poses sans apprêt et leur débit intelligent pour un auditoire mentalement actif. (2)

(1) HENRI D'ARLES, Horizons, p. 146.

(2) Id. p. 160 et suivantes.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, son ECOLE

Quel charme et quelle onction aussi dans les pages subséquentes consacrées à la réflexion sur les misères humaines, lot de tout être vivant, de passage sur la terre. Ces pensées frappantes lui sont suggérées par les douloureuses confidences d'une jeune parisienne venue lui ouvrir son âme. La pauvrete se voit orpheline, loin de chez elle, à la suite d'une catastrophe de la route qui lui a ravi ses proches au moment même où ceux-ci s'apprêtaient à la venir rejoindre en terre américaine. Il faut voir comment M. l'Abbé s'émeut devant cette épreuve, puis concrétise sa méditation en des termes justes et profonds, en des lignes qu'on ne relit pas sans profit.

D'où vient donc le contraste de ces passages réussis avec ceux dont nous parlions en premier lieu? De ce que l'auteur a su passer habilement du pratique au spéculatif, qu'il a obligé, pour ainsi dire, les réflexions morales à paraître tout naturellement en scène. Encore faut-il ajouter que toutes ces allusions philosophiques, morales, surnaturelles doivent être d'une certaine longueur et émaner de textes préparatoires, d'expositions assez considérables. L'envol vers le sublime ne s'effectue pas d'un coup d'aile, à moins que le génie ne transporte les facultés. Tels les envols matériels, ceux de la pensée requièrent une élaboration au sol, une progression graduelle vers les sommets, sinon, dans les deux cas,

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

on verra un manque de stabilité et un danger de ne pas atteindre l'objectif en vue.

Outre religieux, cet impressionnisme se décore d'un beau cachet patriotique. C'est avec amour que le critique se penche sur le patrimoine de nos oeuvres. Ce styliste délicat, assez souvent assoiffé de grand genre s'éprend d'affection pour la poésie et la prose canadiennes telles qu'elles florissaient voilà soixante ans. Avec une charité édifiante, il apprécie l'effort sinon la valeur de nos écrivains. Faut-il le dire? Nous sommes heureux de voir qu'il ne considère pas trop prosaïque un examen et une appréciation de nos productions intellectuelles. N'est-ce pas de sa part la preuve d'un coeur bien né? Lui, si raffiné de goût et de moeurs, admirateur des lettres françaises et de tout exotisme européen, porté à la recherche des beautés idéales dans les arts, il discute, sans dédain ni amertume les travaux de chez nous auxquels il sait attribuer beaucoup de mérite. Oui, lui, l'esthète qui ne manie la plume d'or qu'après s'être lavé les mains, qui s'enferme dans un cabinet d'étude au milieu de

"...ses silences, de sa lumière un peu voilée, de ses livres choisis, de ses oeuvres d'art et de ses bibelots..."; (1)

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces , p. 280

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

lui qui n'ébauche ses premiers jets sur rien^{de} moins que des manuscrits reliés,

"...à fraîche couverture de maroquin rouge, à fin papier japon transparent et mince et velouté comme une pelure de pêche..."; (1)

lui, l'élégant, le raffiné, l'artiste précieux qui aurait pu ajouter à la suite du héros de Jocelyn:

"Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente,
Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins
Où s'embourbe en passant ce troupeau des humains".(2)

il ne croit donc pas indigne de sa personne, de son cachet français, de sa dignité, en un mot, une étude sérieuse de notre terroir. Nous ne pouvons trop insister sur ce point comme nous ne pouvons trop nous réjouir de ces dispositions. Quiconque a connu cet ecclésiastique aux goûts étranges saisira toute la portée de l'allusion et applaudira au geste de piété filiale que l'auteur sut poser.

C'est un fait: il aime sa langue, la nôtre, la claire, subtile et précise langue française, telle qu'on la parlait en Nouvelle-Angleterre à son époque. Il l'aime parce que plus rare en son vaste pays, il l'aime pour la défendre contre

(1) HENRI D'ARLES, Miscellanées, p. 188

(2) LAMARTINE, Jocelyn, 1ère Époque, XXXII, 12.

HENRI D'ARLES: SON TRAFICANT, SON ECOLE

toute influence dissolvante.

"...Les mots ont une âme, écrit-il. Il y a influence réciproque de la pensée sur les mots et des mots sur la pensée. Ce serait une illusion de croire que la persistance à parler anglais, à mêler l'anglais à tous, ne finirait pas par réagir sur l'esprit même pour lui donner une tournure britannique. D'où le devoir de rester sur nos positions si nous ne voulons pas que notre esprit souffre du détriment." (1)

Ses descriptions révèlent, elles aussi, un aspect de son amour pour nos institutions telles qu'elles survivent encore dans ce beau coin de pays que sont nos "Bois-Francs", sa terre natale. Les "Miscellanées" contiennent trois ou quatre études charmantes dédiées à ces campagnes pleines d'histoire. Il nous décrit son village d'origine, le vieux cimetière, relate des épisodes d'enfance, dépeint le type du campagnard de jadis, le tout en termes si simples, d'un coup de plume si sûr et adroit que l'on se croit sous l'influence de H. le Chanoine Groulx, dans ses "Rapaillages".

Le chrétien et le patriote: deux traits donc qui rehaussent la personnalité de l'auteur. Si ces deux dispositions ont contribué à l'oeuvre impressionniste, c'est dans une mesure fort restreinte, en comparaison de certaines autres tournures d'âme que nous allons essayer de saisir, tour-

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 39.

HENRI D'ARLES: SON MANUSCRIT, SON ECOLE

nures dont les manifestations suffisent à elles seules, trop souvent, hélas! à éliminer ou infirmer les bons effets de ce mysticisme sain et de patriotisme bien fondé.

L'un de ces traits caractéristiques vite remarqués, c'est la préciosité d'un fashionable toujours en quête de nouvelles sensations esthétiques. Cette fois, nous touchons à une corde fort sensible. Même par une telle impulsion, Henri d'Arles se laisse aller à des mièvreries fréquentes qui constituent même le ton général du journal personnel qu'il rédige pour notre intérêt.

"Je ne sais ce que j'éprouve d'infiniment tendre..."(1)

"Je ne sais quoi de délicieux m'emplit l'âme..." (2)

"Je ne sais quelle influence sereine émane de tout, jusqu'à mon âme. l'enveloppe, la berce". (3)

Rompu de charmes devant la nature, il s'écrie:

"C'est comme si la personnalité s'évaporait, s'évanouissait en néant." (4)

ou bien

"La nature clémente vous berce comme d'ns un iêve.
Il semble que la personnalité va se dissoudre". (5)

(1) HENRI D'ARLES, Baux-Fortes et Tailles-Blanches, p. 109

(2) Id. , Ibid. , p. 111

(3) Id. , Ibid. , p. 318

(4) Id. , Essais et Conférences, p. 80

(5) Id. , Miscellanées, p. 208.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

Des expressions semblables sont osées, si l'on veut, et on ne les retracerait pas au 17^{ième} siècle. Précisément, voilà l'apport nouveau en littérature: se décrire tel qu'on est, mettre au blanc les rêveries de la pensée sans crainte de dédaigner les coutumes...ou d'ennuyer le lecteur...

Et à l'exemple des peintres, "cette nature qui vous berce" se voit envisagée d'un oeil délibérément rétréci. Aussi, l'auteur en aime-t-il surtout trois éléments: le firmité - ment, la montagne, la mer et ses îles. Et ces dernières ont sa plus large préférence. Il l'insinue:

"J'ai toujours subi la nostalgie des îles. Pourquoi? Je n'en sais rien. C'est comme cela. Il m'a toujours semblé que là seulement était le bonheur". (1)

Pourtant, il ne pourra y demeurer. Il n'aime pas se fixer quelque part, car les paysages lui semblent se faner.

"Je ne veux la continuité en rien, pas même en les meilleures choses. Il me faut de la variété dans la nature et dans la vie." (2)

Pour éviter la monotonie dans le style autant que dans la nature, il va tenter les rapprochements les plus bizarres, quit-

(1) Henri D'ARLES, Miscellanées, p. 206.
(2) Id., Essais et Conférences, p. 86.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

te à sacrifier le naturel. Ce pédantisme n'affectera pas les idées seules mais la tournure extérieure. Ainsi:

"Que ces morceaux de ciel sont exquis à voir, comme tendus entre les mystiques arceaux de pierre. Cela me rappelle certains tableaux d'Alma-Tadémar où les blancheurs passées des marbres antiques se profilent sur des fonds d'une sérénité élyséenne".(1)

Ou bien:

"De grands moulins à vent trempent leurs ailes immobiles dans l'incandescence purpurine." (2)

Ou encore:

"Le client, l'on vient l'accueillir au seuil de l'élégant café, l'on lui donne la main, l'on l'on l'installe au meilleur endroit de la salle à manger". (3)

Et voici un problème pour des peintres:

"Des teintes diverses habitent le ciel: turquoise, saphir, lavande, perle, bleu céruléen, bleu outremer, bleu de roi." (4)

Que pense la sainte Vierge de ce trait sur sa personne?...:

"La candeur de la Vierge se relève des nuances les plus chatoyantes: rose, saphir, pourpre". (5)

(1) HENRI D'ARLES, Essais et Conférences, p. 39

(2) Id. , Ibid. p. 42.

(3) Id. , Horizons, p. 61.

(4) Id. , Ibid., p. 127

(5) Id. , Laudes , p. 26

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

Un récit de l'Ascension prend l'aspect d'une fresque criarde.

"Par l'Ascension, le poème de Jésus finit dans la lumière, s'achève en idéale, en liliiale, en matinale clarté... Pour dernier, pour suprême souvenir, il nous lègue la splendeur de sa vision divine. Sa forme pure, sa forme diaphane s'élève, majestueuse et fine, se détache, radieuse, se profile en clair sur le profond et chaud azur oriental et s'en va, - diamant monté de saphirs, - briller là-haut de ses feux éternels." (1)

Tant de richesses rassasient et tant de faste éblouissant déconcerte. Il n'est pas indifférent, non plus, à l'énumération rabelaisienne:

"L'outillage que le sculpteur sur bois a à son service est nombreux et compliqué: Ciseau, fermails, biseau, gradine, gouges, spatules, burins, perloir, râcloir, guimbarde, râpes, rifloirs, drille, vrille, trusquin, et bien d'autres". (2)

Voilà tout de même un "bien d'autres" qui arrive à temps...

En sa qualité de critique d'art, -car toutes les branches des arts, sauf la musique, l'ont intéressé, - il a consacré les "Arabesques" à l'appréciation d'une vingtaine d'oeuvres canadiennes, toutes des sculptures sur bois, exécutées au couteau par M. Leclerc, ancien directeur de "La Revue canadienne". Malgré l'objectivité du sujet, l'auteur laisse percer ses tendances naturelles et verse dans l'afféterie.

(1) HENRI D'ARLES, Pastels, p. 113

(2) Id. , Arabesques, p. 60.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

lorsqu'il se met en frais de débiter les règles de la toren-tique. Il devient évident qu'il répète en écolier docile les considérations apprises dans le "Traité de Sculpture sur bois" de S. Lacombe. On lit alors des théories trop dogmatiques qui veulent régénérer en encyclopédie de sculpture. (1)

Cependant, parmi toutes ces tactiques choquantes, par lesquelles il prétend jeter la poudre aux yeux, il faut remarquer des insinuations fréquentes sur sa personne, ou si l'on veut, de savantes mais naïves vantardises. L'on souffrirait encore les titres pompeux dont il raffole et l'exergue "Lauréat de l'Académie française" qui avait l'heur de provoquer M. Louis Dantin. Celui-ci note assez justement que cette décoration académique affichée en tête de chaque production n'implique pas, de ce chef, l'idée de perfection transcendante attachée à l'oeuvre.

"Il n'apparaît nulle part, affirme le critique, sans cette palme au front, cette couronne dont il abuse lui-même et dont on abuse pour lui".(2)

De fait, l'ouvrage précisément honoré par l'Académie, à savoir, les "Mondes", nous permet de supposer que les quarante Immortels ont plutôt voulu récompenser les louables efforts de l'auteur, et en sa personne, tous les écrivains conscienc-

(1)S. LACOMBE, Traité de Sculpture sur bois, Paris, 1844.

(2)LOUIS DANTIN, Gloses critiques, p. 71

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

français, qu'exalter le mérite intrinsèque d'une production assez monotone et décidément pédante.

Ce qui nous blesse davantage, tout de même, et plus que cet esbrouffe au moyen de titres académiques, c'est la relation d'épisodes où sa personne tient une place trop primordiale. On en a d'ordinaire assez de retrouver continuellement le pronom "je" sous les plumes impressionnistes sans que leur personne ne devienne le "nec plus ultra" de l'intérêt. Jugeons plutôt:

"Monseigneur Baudrillart, écrit-il, avait eu l'extrême amabilité de me faire tenir l'invitation personnelle qu'il avait reçue (pour une conférence de Montesquiou), en sorte que je me trouvais placé aux premières loges, tout à côté des célébrités de la politique et des lettres qui devaient prendre la parole. " (1)

On le croirait grandi à ce contact....

Et que semble cette mélancolique réflexion-ci?:

"Mon anniversaire de naissance. Personne ne me le souhaitera. Je suis avec des inconnus à qui je ne puis communiquer des impressions que je ressens".
(2)

Et ce volume des "Horizons" nous met en contact avec les amis auxquels il se lie, une fois rendu à destination, en Californie. Qui sont-ils? Des gens communément dits de la

(1) HENRI D'ARLES, Miscellanées, p. 176
(2) Id. , Horizons, p. 65.

PARMI D'AUTRES: SON CLASSEMENT, SON ESSENCE

haute société": maires de villes, fonctionnaires d'état, peintres ou autres artistes de renom, prêtres en charge d'églises riches d'oeuvres d'art. Nulle mention de l'humble, du paysan; jamais il ne s'arrête pour lui parler et se servir de l'oeuvre si utile qu'accomplit le fils des champs. La plume se refuserait-elle à célébrer la belle servitude du cultivateur après avoir loué le douloureux esclavage de l'artiste toujours en lice dans ce combat où il s'efforce de dégager la beauté idéale des entraves matérielles? Nous pouvons affirmer que ce séjour en Californie lui aura valu une connaissance incomplète de l'esprit qui anime les gens du Pacifique puisqu'il n'a pas suffisamment fréquenté la classe moyenne. Non plus il ne nous décrit cette terre lointaine dans ses couleurs locales. Trop attaché à certains détails de nature, il ignore les points d'intérêt ordinaire: l'une, flore, industrie et commerce. Ses observations se restreignent aux couchers de soleil, aux vagues de l'Océan, aux "boules d'or suspendues aux arbres", aux eucalyptus nonchalants et aux fresques dont les temples s'ennorgueillissent.

Enfin, parmi ces allusions à sa personne, il faut remarquer l'attention avec laquelle il souligne sa parenté avec l'gr. Jean-Charles LePrince, premier évêque de St-Jacinto, ami personnel de Lacordaire. Ce dernier trait, surtout, il l'amplifie à toute occasion, comme si la gloire lointaine

HENRI D'APLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

de son arrière-oncle pût encore rejaillir sur lui. Ne lui en tenons pas trop rigueur, toutefois, puisque, probablement, ce fut cette amitié de son parent avec le grand prédicateur français qui donna à l'auteur la louable idée d'entreprendre une forte étude sur ce moine ascète et conférencier. La lecture des lettres que s'échangèrent, jadis, deux êtres également chers à son coeur lui auront sans doute inspiré de mettre en lumière des détails d'une personnalité transcendante.

Moins relatifs à sa personne, cette fois, nous retrouvons chez Monsieur Beaudé des passages assez comiques, où dirions-nous, s'étaient des raisonnements quelque peu enfantins. En ce cas, on envisage des naïvetés moins frappantes peut-être et plus redevables au genre littéraire lui-même.

Ainsi, les 50 premières pages des "Horizons" nous relatent la traversée des Etats-Unis, de l'est à l'ouest. Ce ne sont là que regrets, soupirs, sanglots à la pensée de quitter la terre d'adoption: Manchester. L'on comprend une telle mélancolie chez un garçonnet contraint de s'exiler pour la première fois du nid familial pour embrasser la vie de collègue; mais le fait de voir un homme mûr verser des larmes quand il entreprend de plein gré un voyage temporaire en vue de rétablir sa santé ne laisse pas de déconcerter un peu, sinon de provoquer un sourire ironique.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

Et puis, de temps à autres, il nous fait part de découvertes géniales! Il s'exclame:

"N'est-ce pas une erreur de prétendre que notre monde est petit! Tout de même, notre planète ne tient pas dans la main, c'est la première leçon du voyage que j'ai entrepris". (1)

Quel truisme! Point n'est nécessaire d'aller si loin pour l'apprendre! Et qui, vraiment aurait pu soupçonner, s'il ne nous l'avait appris, qu'il "est impossible de si bien dormir à bord d'un train que sur un bateau, les secousses sont si fortes..." (2)

On apprend plus loin que M. l'abbé O'Sullivan, curé de San Juan, Californie possède dans son église

"des canons d'autel de grande valeur, des chandeliers, un porte-missel, un crucifix et des lampes-- soit en or, soit en argent massif,-- un retable antique de vingt-deux pieds et demi de large, de dix-huit pieds de haut, sculpté en Espagne il y a trois siècles". (3)

Voilà qui est fort possible. On restera beaucoup plus ébahi de ce commentaire subséquent:

"Je ne crois pas qu'il y ait une église au monde à posséder de plus riches objets d'art religieux".(4)

(1) HENRI D'ARLES, Horizons, p. 28

(2) Ibid. p. 17

(3) Ibid. p. 139

(4) Ibid. p. 141

HENRI D'ANDES: SON ESPERANTO, SON MOUL

Ces deux mots: "au monde" contiennent tout en sens et l'on pourrait se demander s'il le saisit bien. D'autant plus curieuse cette affirmation qu'elle vient d'un voyageur averti, doublé d'un observateur minutieux en matière d'art. Pourrait-il oublier les trésors médiévaux qu'il avait lui-même examinés lors de ses voyages d'Europe? Nous voudrions croire qu'il n'a pas pesé son jugement ou qu'il désirait écrire: "en Amérique", --ce qui prend beaucoup de sens,-- --moins qu'il n'ait voulu flatter le digne pasteur de San Juan. Tout de même, l'affirmation reste...

Et puis, ailleurs, on n'aime pas ce trop long attentionnement manifesté envers un pauvre animal. L'accent devient trop sérieux et donne dans le ridicule. Après tout, une gazelle n'est pas un enfant.

"Chère petite aux grands yeux de velours, écrit-il, et qui nous regarde, timide, surprise, ennuyée et triste! Pourquoi l'avoir ravie à sa terre? Il est évident qu'elle n'est pas habituée à ce nouveau milieu. Elle regrette sa liberté, son ciel. Elle me fait peine à voir. Qui sait ce qui se passe dans cette tête d'ormante et douce et si ce que nous appelons la nostalgie ne la fait pas souffrir". (1)

Tout ce verbiage peut sembler poétique: il ne satisfait pas le lecteur désireux de s'instruire sur la Californie comme le fait espérer le volume des "Horizons".

(1) HENRI D'ANDES, Horizons, p. 105-6

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

Ce péché mignon par lequel il s'arrête aux plus minimes événements susceptibles de l'émouvoir, le porte maintes fois à nous saupoudrer de détails dans ce genre-ci:

"Courte visite à mes bois, tout à l'heure. Il faisait chaud." (1)

"Mon feu était magnifique. J'ai éteint ma lampe et me suis assis devant l'âtre." (2)

"Le ciel est bleu". (3)

"Je me suis arrêté longuement devant une gerbe de glaïeuls de toutes nuances, de toutes couleurs, des plus tendres aux plus vives, s'échappent négligemment d'une poterie d'un vert éteint. A gauche, un petit encrier en porcelaine de Chine". (4)

"C'était le matin. Je lève les stores." (5)

"J'ai bien dormi". (6)

"Des écharpes dans le ciel aujourd'hui". (7)

"Des nuages, ce matin". (8)

"Dans le ciel sombre, il y a des étoiles". (9)

-
- (1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 323.
(2) Id. , Ibid., p. 321.
(3) Id. , Essais et Conférences, p. 41
(4) Id. , Miscellannées, p. 166
(5) Id. , Horizons, p. 28
(6) Id. , Ibid. p. 52.
(7) Id. , Ibid. p. 113.
(8) Id. , Ibid. p. 160.
(9) Id. , Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 318.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

Comme cette prose nous convainc de ce qu'Emile Bouvier nous apprenait dans son "Initiation à la Littérature d'aujourd'hui":

"De petites sensations, de menues réflexions parfois incohérentes..." (1)

Et pourtant, ce même M. d'Arles, devenu critique a tôt fait de taxer de naïvetés les vers suivants:

"Regardant bien haut devant lui,
Appuyé sur une épinette,
Dès que l'étoile pâle a lui,
Un savant a mis sa lunette..." (2)

Toujours la même histoire! C'est le Père de Ravignan admirable à guérir les âmes du scrupule, lui, un vrai scrupuleux qui va à tout moment consulter son confesseur assez ingénieux pour servir au grand prédicateur les avis mêmes de celui-ci.

Sans doute, il faut voir dans ces procédés littéraires une des plus frappantes manifestations de déplaisir, chez l'écrivain, pour le conventionnel, le fictif, le guindé de nos habitudes modernes. Il veut, ce semble, nous peindre la belle et bonne nature, la sienne même à l'instar de Rabelais et de Montaigne. Il aime les riens de la vie, y recherche les cimes de l'art, il reste sensible aux plus faibles manifestations des forces naturelles, il veut charmer son i-

(1) E. BOUVIER, Initiation à la Litt. d'aujourd'hui, p. 139

(2) BLANCHE LAMONTAGNE, Extrait des "Visions gaspésiennes"

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

solement à leur contact. S'il exagère l'attention aux réalités courantes de la vie, c'est pour essayer d'en poétiser le prosaïsme. Comme il dédaigne le terrible rouage de la vie modernisée, son épanouissement en tendances artificielles et vides. Que de fois il proclame son désir de vivre seul, avec ses rêves, en face de la grande réalité des natures vierges, dans une île déserte, en contact avec les Océans et les nuées, loin des contingences qui froissent la sensibilité. Au moment de quitter une île de son séjour, il va concrétiser ces désirs en une apostrophe pleine de sincérité.

"Que ne peux-tu rester réserve intangible de pittoresque et d'originalité parmi nos platitudes, demeurer telle que la nature t'a faite, solitaire et perdue, hors de l'évolution de nos sociétés! Alors tu serais l'asile de tous ceux que les inutiles complications de l'existence au sein de nos cités, ennuieraient, fatigueraient".(1)

Dans cette fréquentation des nobles, dont nous parlions plus haut, il faudra encore voir, malgré tout, une réelle échappée au factice de la vie. Il coudoie les esthètes afin de trouver des cœurs capables de vibrer comme le sien à toutes les incarnations du beau et du bien soit dans la grande nature, soit dans les arts.

Ne nous étonnons plus s'il oublie divers aspects de

(1) HENRI D'ARLES, Essais et Conférences, p. 85.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

cette nature. Il s'arrête à ce qui va le charmer davantage au cours de cette ascension vers l'Idéal. A cet effet, peu lui suffit, et dès qu'il le rencontre, il s'en sert comme d'un point d'envol vers les régions du rêve où plane un bonheur sans nuage. Il oublie le reste, ce qui ne peut manquer de désaxer un peu le lecteur positif et logicien...

= = = = =

L'une des caractéristiques de l'école impressionniste fut, comme nous l'énoncions plus haut, une plus complète émancipation du moi tout comme chez le romantisme dont il constitue l'exagération. Adeptes fidèles de cet affranchissement, les nouveaux disciples débitent avec sans-gêne la kyrielle de leurs réflexions intimes et ne manquent pas de leur imprimer ce cachet d'individualité par lequel on les sent toujours en question. Le pronom "je" leur est familier, ils sembleraient n'en pas connaître d'autres. Henri d'Arles emboîte le pas avec tant de ferveur qu'on a peine à retracer dans ses écrits des passages notables où il raconte, décrit, commente ou critique autrement que par le "je". Ce tour lui est trop familier, trop naturel surtout, pour qu'il puisse en soupçonner un abus et si, éventuellement, il lui substitue

HENRI D'ARLES : SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

une autre forme, ce sera, nous le verrons, une habile équivalence du "moi". "Eaux-Fortes" débute avec ces mots:

"Voici que je quitte le milieu où j'ai été façonné, une terre qui m'est tout."

Les "Horizons" s'ouvrent sur un thème analogue:

"Je viens de quitter Manchester..."

Le ton ordinaire des récits de voyage s'illustre parfaitement au moyen d'un seul texte:

"Et je continue ma marche. Devant moi, sur un haut socle, une statue équestre, celle du général Logan. Je ne sais trop par quoi ce général s'est distingué. Je vois seulement qu'il fait grande figure sur son cheval qui se cabre au nez des nombreux passants du boulevard Michigan. Voici un inconnu pour moi et, sans doute, pour bien d'autres." (1)

La description pour fins critiques ne prend pas un autre ton. Il

Il nous relate de ses observations dans la chapelle des Ursulines de Québec:

"Intérieurement, je ne puis m'empêcher d'admirer l'esprit de foi qui a inspiré d'exécuter pour une humble église de monastère des ornements dignes de figurer dans les grandes cathédrales... Je me dis: ces toiles superbes, cette profusion d'ornements, tout cela n'a-t-il pas un sens caché?... La chaire est certainement très belle..."

(1) HENRI D'ARLES, Horizons, p. 23.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT & SON ECOLE

"Je la trouve un peu lourde... Sur le piédestal de chacune des colonnes, je remarque des bas-reliefs... Je n'ai pas de peine à reconnaître sur cet autre piédestal le Saint-Pierre traditionnel... Pendant que je contemple, ravi, ces morceaux d'art, des bruits de prière m'arrivent lentement... A toutes ces oeuvres idéales, je jette un dernier regard par où passe toute mon âme." (1)

Si cette forme rend le style plus rapide et plus dégagé, permet d'employer le temps présent, elle nous accable à la fin, car on se sent trop sous la conduite du maître qui tient à nous introduire lui-même aux réalités. Heureux encore si l'on ne rencontre pas plus de ces bizarreries telles que:

"Ce dénouement mélodramatique me gâte cette inspiration jusqu'à si belle et si naïve..."(2)

Le journal de son voyage en une île côtière de France, -- île à laquelle nous nous rapportons plus haut, -- ne compte pas moins d'une trentaine de pages où il n'est parlé que de "MON île", terme décidément ennuyeux et quelque peu pédant. Au moment de quitter ce séjour, il chante ainsi son chant du cygne:

"La paix qui s'exhale de vous m'a rasséréné pour longtemps. Ma pensée s'est comme rafraîchie de ce contact avec votre âme primitive et saine..."

Soudain, pour clore, une surprise:

(1) HENRI D'ARLES, Pastels, p.146-7

(2) Id. , Essais et Conférences, sur Crémazie, p.310

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

"Il me suffira d'évoquer TA beauté archaïque
pour me consoler de tout". (1)

Tout de métier ou humaine négligence, ce TU baroque jure et
détonne abominablement.

Les ouvrages de critique littéraire eux-mêmes ne
se soustraient pas à l'invasion des pronoms "JE". Aussi, une
tournure de ce genre:

"J'irai plus loin, et j'oserai affirmer ceci..." (2)

constitue un exemple entre mille de ton habituel que prend
une critique de M. l'Abbé. Peut-être se fatigue-t-il lui -
même de ces rangaines? Parfois, il risque un "nous".

"Nous avons à peine commencé de descendre le
Cédron... Nous voyons les ruines imposantes
d'un monastère". (3)

Plus loin:

"Nos arbres sont secoués comme par des souffles
d'automne. Les feuilles de nos peupliers bruis-
sent légèrement comme un métal qu'on agiterait..."(4)

-
- (1) HENRI D'ARLES, Essais et Conférences, en 1^{ère} éd., p. 89.
(2) Id. , Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 83.
(3) Ibid. p. 95.
(4) Ibid. p. 324-5.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

Il réussit beaucoup moins lorsqu'au beau milieu d'une page, nous expliquant le moyen le plus pratique de se rendre de Los Angeles à Hollywood, il dévie soudain de son monologue et nous dit:

"Au coeur de Los Angeles passe un grand tramway rouge qui vous y transporte en une demi-heure". (1)

En plus d'arriver mal à propos, ce "vous" ne peut apparaître en style soigné. LaFontaine l'employait avec un résultat charmant, et en style "parlé", mais...Henri d'Arles a-t-il jamais l'idée d'écrire familièrement comme le "Bonhomme"?

Comme il en va tout autrement quand il se laisse aller aux émotions, aux mouvements de sa sensibilité délicate. Ame sensible! C'est bien l'impression dernière que l'on recueille de lui lorsqu'on ferme le dernier de ses volumes. Son coeur vibrait comme une lyre immense; les preuves qui le voulaient convaincre devaient, en quelque sorte, s'adresser à sa sensibilité. Comme il a affectionné le beau, l'antique, aussi, soit pictural, soit littéraire. Il nous suffit, pour le comprendre, de relire, dans ses "Pastels" les chapitres intitulés: "Vieille Lorette", et "Choses d'antan". La rusticité pleine de souvenirs lui parlait au coeur. A ce propos, "Le moulin de l'Oncle Jean", dans les "Miscellanées", nous appor-

(1) HENRI D'ARLES, Horizons, p. 59.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

te la saveur même des contes canadiens, chante notre vie terrienne dans la gamme même que préféraient les Philippe-Aubert de Gaspé, les LeMay et les Groulx. Et puis, ses chers "Bois-Francis", les ciels de Palestine, les cîmes du Moab, les îles de verdure, la riante Californie ne le frappent pas peu, aussi, les pages qu'il leur dédie se chargent d'émotion et...d'impressionnisme.

Souvent, remué par le beau, jusqu'au plus profond de son âme, il verse des pleurs que le profane ne pourrait s'expliquer. Ainsi, l'ambiance de la Terre Sainte le bouleverse de plus en plus, à mesure qu'avance son séjour aux Saints Lieux, si bien qu'il succombe aux larmes, l'un de ces jours où la pluie scande les heures de ses sanglots monotones et longs. Dans cet affaissement, il s'en va prier au Saint-Sépulchre.

Une autre fois, la seule vue d'un portrait où La-martine apparaît vieilli et défiguré le secoue tout entier.

"La dernière image, avoue-t-il, m'a fait l'impression la plus pénible, j'en aurais pleuré..." (1)

Ou bien, il lui suffit d'un crucifix artistique:

"J'ai peine à en détacher mon regard. Une tristesse

(1) HENRI D'ARLES, Miscellanées, p. 173

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

douce naît en moi de cette vision; je sens mon âme s'ouvrir à des émotions que je n'avais depuis longtemps ressenties... Je l'admire, je l'aime, car il reproduit à mes yeux l'image intérieure que contemple mon âme." (1)

Les peintures pastorales le font rêver des prés verts:

"Ah! chères petites toiles, si pures, si sereines, si lumineuses! Il nous semble, en vous regardant, entendre chanter les moissons. Le soleil qui vous baigne vous verse une douce chaleur. Cette vie des champs que vous nous racontez sous quelle charmante, elle nous apparaît maintenant." (2)

Toutefois, si pour son contentement personnel, il lui suffit qu'une incitation externe s'adresse à sa sensibilité plus qu'à sa raison, il ne saurait en être de même quand il s'agit des preuves par lesquelles on voudra se concilier le public. On ne peut prendre des vessies pour des lanternes... Tout lecteur sérieux ne peut se contenter de preuves "émotives", sentimentales, si délicates paraissent-elles. Sur ce point, Henri d'Arles se méprend. Il nous sert parfois, comme pièces à convictions des idées plus poétiques que logiques...

Les "Eaux-Fortes et Tailles-Douces" nous offrent en page 20 et 21 le récit d'une discussion en matière religieuse. Nous ne goûtons pas le compte-rendu trop stylisé des

(1) HENRI D'ARLES, Pastels, p. 79

(2) Ibid. p. 94.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

principaux arguments qu'il invoque contre son interlocuteur allemand. Il raconte en termes trop figiolés la partie consacrée aux objections de son opposant. On souhaiterait les dire, les simples dire de chacun au lieu de cet élégant exposé des positions. Du reste, ce genre de discours lui semble familier puisque, en maints autres endroits, on en retrouve trace.

Par exemple, il nous raconte un entretien avec le Père Assomptionniste qui garde le Musée d'archéologie des Lieux-Saints. Malgré la présence de guillemets à sa citation, nous ne pouvons nous résoudre à croire qu'un religieux au langage si simple (1) puisse s'exprimer de la façon suivante:

"Je lui demande s'il n'a pas publié quelque ouvrage. Des articles, seulement, me répond-il, des écrits épars. J'aime à m'occuper de trop de choses pour me spécialiser dans une branche et creuser à fond un sujet. Tout m'intéresse à la fois de l'archéologie orientale, et je n'aurai jamais le courage d'en cultiver exclusivement telle partie au détriment du reste. Je trouve mon bonheur à parcourir en tous sens ce vaste champ, à en classer les produits. Mon ambition se borne à en classer les matériaux. Un autre viendra qui saura borner sa curiosité à telle époque lointaine et en ressusciter la physionomie".(2)

Est-ce là le ton ordinaire de la conversation? A elles seules les expressions:"...telle partie,... telle époque"... révèlent l'auteur véritable de ces lignes. Mais, dès

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 98

(2) Ibid.p. 99.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

lors, pourquoi mettre des guillemets à sa citation?

Dans son essai: "L'Eglise et les Arts",² il ne cesse de proclamer l'Eglise protectrice, ordonnatrice, cause lointaine et prochaine des chefs-d'oeuvres les plus divers. Les preuves à l'appui: Raphaël et Fra Angelico. De plus, y apprend-on, l'Eglise a servi d'inspiratrice à une foule de peintres et sculpteurs non catholiques, athés même, qui se sont plu à reproduire des sujets pieux. Ici, évidemment, quelques noms arriveraient à point pour confirmer une avance si utile à la bonne cause. Au lieu d'étayer son raisonnement, il pose déjà la conclusion sous forme d'envolée oratoire:

"Oh! que cela grandit singulièrement le domaine artistique du catholicisme et qu'il devient difficile d'en supputer les immenses richesses! Le catholicisme a fait jaillir des productions d'art en nombre infini et dans tous les ordres." (2)

Se propose-t-il de nous apprendre l'origine ecclésiastique de la sépulture? Il va d'abord réfuter les arguments apportés en faveur de la crémation, puis, le terrain déblayé, complètement disponible pour une solide structure de raisons qui peuvent justifier notre mode chrétien de sépulture, il résume sa pensée dans ce paragraphe:

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 77-91.

(2) Ibid. p. 77-91.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

"Oh! de quelle poésie suave et mystérieuse est empreint ce culte des morts tel que l'entend l'Eglise catholique! Quels chefs-d'oeuvre il a inspirés dans tous les arts. Sa liturgie est pleine d'hymnes et de prières qu'elle adresse à Dieu pour tous ses enfants qui dorment sous la terre, en attendant le grand réveil de la résurrection; et, ces chants, ces prières où vibrent des sanglots mais où passe aussi un souffle d'immortalité n'auraient jamais été inspirés au génie des poètes chrétiens, tant de sculptures n'auraient jamais germé sur les tombeaux". (1)

Voilà du poétique plus que du philosophique. La dissertation portait en sous-titre: "étude doctrinale". N'avait-on pas le droit de s'attendre à plus de logique?

En une autre occasion, il entend démontrer que la Vierge Marie est, dans la sainte Eglise, d'une utilité comparable à celle des grandes forêts. Quelle est cette valeur des bois, selon lui?

"La forêt est diversement précieuse. Elle assainit l'air. Les émanations des grands bois sont restaurantes. Et non seulement la vie physique bénéficie de leur voisinage, mais, la pensée fatiguée trouve la paix à leur ombre.

Le calme vient au coeur du calme des forêts. Leurs silences religieux versent à l'ame une sérénité divine. Ou quand le vent agite leurs ramures, il en sort des harmonies nombreuses, simples et fortes qui font oublier les ennuis de l'existence." (2)

(1) HENRI D'ARLES, Pastels, p. 67

(2) Id. , Laudes, p. 130

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

Voilà donc une forêt diversement précieuse. Ce sont là, il nous semble, des indications trop particulières, tout à fait selon le tempérament impressionnable et tendre qui ne trouve sous bois que délices pour l'âme. L'on s'attendait normalement à l'énumération des avantages physiques les plus notoires: conservation de l'humidité pour l'air et le sol par la stabilisation des eaux pluviales, source et de revenus et de bien-être, autant que contribution à l'esthétique générale de la création. Il n'y a là rien de terre à terre, rien non plus d'inadaptable à la Vierge Marie, d'autant plus, que dans plusieurs autres chapitres, l'auteur trouve des points de ressemblance bien plus forcés et beaucoup moins séants. Après lecture d'un passage de ce genre, l'on est tenté de lui adresser le fin reproche qu'il décernait à son vieil Assomptionniste de tantôt:

"Certaine de ses déductions me semble plus attrayante que solide." (1)

A la lumière même de cette remarque, que penser du passage ci-après, dans lequel on lit une des raisons de la mort de Jésus en croix?

"Jésus se trouvait suspendu entre ciel et terre. Et ainsi, la présence de son corps auguste dans les hauteurs a eu pour effet de purifier l'air des esprits immondes qui l'infestaient. Déjà la terre avait été sanctifiée par l'attouchement

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 98.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

de ses pas. Au jour de son baptême, il avait, par sa présence, consacré les eaux universelles. Il fallait que l'atmosphère qui entoure le globe terrestre ressentît également les bienfaisants effets de sa vertu divine." (1)

Rien de faux, sans doute, dans ces raisonnements, mais rien non plus d'irréfutable. A ces ingéniosités, il suffirait de répondre que l'Ascension suffisait amplement pour consacrer les airs, d'autant plus que le contact s'opérait au moyen d'une humanité glorifiée. Mais, laissons là cette discussion. Qu'il nous suffise de savoir que là ne réside pas la vraie raison des étranges supplices du Sauveur!

On ne saurait clore ces entretiens sur la "preuve impressionniste" sans un dernier exemple, non le moins typique. "Le Collège sur la Colline" consiste en un volume destiné à l'explication complète du système éducationnel en vogue à l'université Brown, près de Providence, R.I. Le livre compte 83 pages, appendices exclus. Or, les 70 premières nous décrivent les 17 corps de bâtisses, nous informent de mille et unes réunions, nous rapportent les impressions de l'auteur au contact des multiples oeuvres d'art que recèle la célèbre institution. Une des parties les plus essentielles de l'ouvrage, ce nous semble, du moins, celle qui décrit l'organisation des cours,

(1) HENRI D'ARLES, Pastels, p. 121.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

l'agencement des horaires, la nature des grades décernés est condensée en trois pages qu'il regrette comme si elles constituaient un vrai hors-d'oeuvre. Et lui-même nous prête à cette interprétation:

"Tous ces détails sont un peu arides, dit-il, mais comment les omettre dans une étude sur une université. N'en composent-ils pas l'essence? N'en sont-ils pas l'âme même? Je ne pouvais insister moins longuement là-dessus et n'est-il pas urgent que je m'y attarde davantage?" (1)

Oui, c'est très urgent, répondrait le lecteur. Ces détails, la quintessence des détails, nous la préférons aux mosaïques, aux cadres, aux inscriptions, à vos causeries à l'amiable avec le professeur Langdon, à vos ébahissements devant des pierres sculptées ou des voussures plus ou moins réussies. Vous dites bien, c'est l'âme du sujet, le but de vos études sur ce collège, notre but premier aussi, en vous lisant.

Peine perdue, toutefois, car l'initiation à ce rouage commence là et s'y achève pratiquement, puisqu'en somme, il ne dédie que trois pages à ce sujet.

Oui, là-même où il se propose d'étudier un cas d'une manière objective, transpercent ses goûts d'esthète et son

(1) HENRI D'ARLES, Le Collège sur la Colline, p. 73.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

impressionnabilité facile.

Même remarque pour sa thèse sur Lamennais.¹ Cette étude constitue bien plus un long regret pour le fourvoiement déplorable où a fini ce beau talent qu'une recherche sérieuse du fond poétique, qui gisait en cette âme tourmentée, comme l'indique le titre. Quand il parvient à maîtriser cette sensibilité trop fougueuse, Henri d'Arles peut achever de belles esquisses. L'objectivité totale ne lui répugne pas, mais..... comme elle lui semble difficile! Il sait fort bien le langage de la raison, il en use trop peu.

Un effort sur lui-même l'élève au rang du penseur le plus solide et le plus captivant.

Il serait injuste, en effet, de poursuivre cette étude, sans démontrer qu'en regard des écrits à forte teinte de sensibilité, Henri d'Arles a produit des œuvres bien raisonnées, des pages où ne circule pas un courant démesuré d'émotion. Que l'on relise sa monographie de Lacordaire.² Sous un plan rigoureux, il aligne les considérations les plus vraies les mieux pesées, dans le style le plus alerte. Tout est mesuré: la part du cœur et celle du jugement s'équilibrent sans cesse, rien de compassé, rien d'affecté. Les idées nous char-

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 181-215.
(2) Ibid. . Lacordaire, l'orateur, le moine.

HENRI D'ARLES: SON TEMPERAMENT, SON ECOLE

ment par leur originalité, le tour dégagé qu'on y remarque.

Il prouve encore son habileté dans la facture d'une conférence, d'un sermon, dans cette longue filée de tryptiques mariaux qu'il a intitulés les Laudes, dans ses contes savoureux bien régionalistes, dans certains jugements bien martelés sur les institutions et les gens. Il peut embrasser l'objectivité la plus attachante, disons même la plus fougueuse comme l'attestent les pages virulentes, peu charitables même dédiées à la critique de Mgr Emile Chartier. Impertinence passagère et isolée, toutefois, non imputable à crime, témoignage nouveau de cette vigueur d'esprit à lui inhérente mais trop obnubilée, la plupart du temps, par une incurable versatilité.

CHAPITRE III

HENRI D'ARLES: LE TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Tenue des livres--thèmes et termes familiers
Texte sans plan--Phrase hachée--marottes
du parnasse.

Jusqu'ici, notre étude a comporté une synthèse générale de l'impressionnisme dans les arts, tout particulièrement dans la littérature. Une première partie de notre analyse proprement consacrée à Henri d'Arles a tenté de découvrir chez lui les traits d'une personnalité qui, pour ainsi dire, le prédisposait à l'impressionnisme. De ce chef, nous avons envisagé l'écrivain religieux et patriote, le caractère et ses tendances à la naïveté, à la préciosité, au pédantisme. Sur le vif, nous avons croqué des scènes riches de pure émotion, nous avons analysé certaines preuves assez faibles parce qu'issues des sentiments et orientées vers les seuls sentiments. Enfin, nous avons à peine entrevu quelque essai objectif; ce à quoi nous nous attarderions volontiers, mais cet item reste hors des cadres prévus. Voilà donc, nous semble-t-il, la part d'impressionnisme qu'assume le complexe même de sa personnalité. Reste maintenant à établir la relation entre les procédés littéraires de l'école, tels que celle-ci les prônait et cette propre tournure d'esprit. Le problème se pour -

HENRI D'ARLES: LE TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

rait poser ainsi: en plus de posséder une âme naturellement impressionniste, Henri d'Arles applique-t-il les théories de l'école? Si oui, par quelques-unes de ses productions, il se range parmi les modernes, si non, il ne fait que les annoncer au Canada, ne s'intitulant qu'un lointain romantique, encore qu'il se double d'un classique tout méthode et précision pour certains sujets. Des pages à venir, nous pourrons tirer la conclusion.

Nous l'avons vu en page 35, Henri d'Arles ne se crut jamais à la remorque des Goncourt, bien plus, il parut, à deux ou trois reprises jeter l'anathème à ces novateurs. Pourtant, il avoue avoir subi l'influence de Montesquiou et range Crémazie parmi les maîtres paysagistes pour quelque description où il se reconnaît lui-même. Poussée un peu plus loin, cette petite enquête nous révélera ses appréciations d'auteurs étrangers. Qu'est-ce qui le touche au juste? Quel genre de littérature a l'heur de lui plaire et de provoquer son imitation?

Chez Verlaine, il goûte la couleur, mais jouirait à n'y voir peinte que la nuance. Trait bien caractéristique celui-là! Il affectionne l'imprécis d'un paysage, le vague d'un décor céleste où un seul élément ressort pour offrir matière à sensation. Cet élément, il l'accentue et l'amplifie. Mettons

HENRI D'ARLES: LE TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

un peintre en face des données suivantes et demandons-lui de réaliser à l'aide du pinceau cette esquisse littéraire d'un ciel:

"Comme c'est subtil et aérien ce tissu! La moindre brise suffirait à le dissiper. Tout ce qu'il recouvre et enserre se transfigure, se fait presque irréel à son contact. Les contours, les lignes se perdent dans cette mousse grise. Tout ce qu'il y a de net, d'arrêté dans les objets, arbres et demeures se fond en cette émanation qu'exhale l'Océan". (1)

N'est-il pas vrai que cette toile achevée ne conserverait pas tant la physionomie des lieux que l'aspect changeant de ces lieux à un moment donné? Suggestion que tout cela, bien plus que délimitation du champ visuel. Voilà pourquoi encore, il goûte chez ce même Verlaine "les vibrations qui se prolongent en échos infinis". (2)

De Sully-Prudhomme, il recueille les pensées délicates tandis que parmi les oeuvres de Rostand, il préfère les envois lyriques de Chanteclerc aux oeuvres habituellement dramatiques de cet auteur. Auguste Angellier lui plaît parce qu'il sait donner des "notes humaines".³ Ou encore, dans un fin médaillon d'une page à peine, il frappe ses considérations sur Verhaeren. Il considère la poésie de celui-ci "marte-

(1) HENRI D'ARLES, Essais et Conférences, p.87

(2) Ibid. , Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 245.

(3) Ibid. , P. 250.

HENRI D'ARLES: LE TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

lée sur l'enclume, un peu crue et dénuée d'esprit latin".
Tout de même, et c'est le sensible qui parle, il lui reconnaît
"quelques habiles coups de pinceau de demi-teintes reposantes".
(1)

Bien au-dessus de ces auteurs, il place son ami intime, Monsieur Henri Martin, secrétaire de la légation suisse à Washington. Nous restons assez longtemps perplexes, à lire les "Eaux-Fortes et Tailles-Douces", devant les liens d'une amitié qui peuvent joindre deux hommes si différents de profession, et partant, de goûts, nous semblerait-il. Nous découvrirons bientôt la clef du mystère quand M. l'Abbé nous met au courant des goûts esthétiques de son ami diplomate et que par surcroît, il cite une de ses poésies:

"Je sens les écharpes du rêve
Envelopper mon front pâli
Et les mains douces de l'Oubli
Berçer mes illusions brèves;
Le cortège noir de mes deuils
Lentement dans la nuit s'efface
Je vois s'évanouir la trace
Des chagrins couchés sur le seuil
Du palais où mon âme pleure.
Mirage triste, espoir qui leurre." (2)

Il se montre fort épris de ces délicates énigmes, les loue pour l'abondance du sentiment et la fluidité de la forme. Ce symbolisme ressemble à ses propres envols mystiques: on ne se

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 258.

(2) HENRI MARTIN, Oeuvres inédites, cité p. 263 de "E.-F.&T.-D."

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

surprend plus d'une telle sympathie pour le délégué helvétique.

Et si donc il apprécie avant tout chez les autres les allures sentimentales, les procédés élégants et raffinés, nous croyons bien qu'il marquera ses productions du même sceau. Eh oui! quel souci apporté pour l'effet à produire.

Et d'abord: le titre.

Les titres rares dont il orne ses volumes ne veulent qu'attirer l'attention du lecteur, piquer sa curiosité. Si nous considérons l'ensemble de son oeuvre répartie en une quinzaine d'ouvrages, nous remarquons qu'à part "Le Mystère de l'Eucharistie", l' "Histoire d'Acadie", "Lacordaire", les "Essais et Conférences", les autres ouvrages portent des appellations problématiques et recherchées. Ses critiques littéraires, ses récits de voyages, ses petits essais se groupent en des volumes intitulés "Eaux-Fortes et Tailles-Douces", "Estampes", "Miscellanées", "Laudes", "Pastels", "Arabesques", "Horizons". Ces titres empruntés à la peinture veulent-ils signifier en quelque manière le contenu de l'ouvrage? Plus ou moins; moins que plus. Peut-être les "Miscellanées" dans leur trentaine d'articles disparates et les "Laudes" entièrement consacrées à la louange de Marie. (1)

(1) Pour cette raison, l'auteur prononçait tout probablement "Laudes" comme en latin pour s'en tenir au sens obvie du mot.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Pourquoi donc choisir des titres si somptueux pour des traités aux conceptions bien ordinaires? Lui-même nous l'enseigne.

"Un titre élégant ne prédispose-t-il pas en sa faveur, n'indique-t-il pas qu'il est plein de choses idéales et qu'il nous réserve des impressions exquisées?" (1)

"Le titre d'un ouvrage, surtout poétique, a une grande importance. La formule, si elle est bien choisie, plaît, donne à penser, est révélatrice de ce que renferme le livre." (2)

Alors qu'il critique Blanche Lamontagne pour avoir mal intitulé, selon lui, le recueil de poésies: "La maison nouvelle" il prend occasion de rappeler sa théorie:

"Je me demande, remarque-t-il, pourquoi nos poètes, surtout, ne se préoccupent pas davantage d'élire pour leurs ouvrages de beaux et rares vocables... Ce n'est pas se montrer superficiel que d'attacher de la valeur à un titre. Quand il sort du banal, quand il est approprié, l'on s'arrête en le lisant ou en l'entendant. S'il a un charme réel, il dispose l'esprit en faveur de ce qu'il annonce." (3)

Il n'en faut pas davantage pour comprendre son procédé: dès l'abord du livre par le lecteur, ravir celui-ci, lui servir une première impression, le forcer à prendre connaissance d'un volume à titre logographique. Le même procédé, du reste,

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 225.

(2) Ibid. . Estampes, p. 124.

(3) Ibid. . Miscellanées, p. 110.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

est appliqué aux divers chapitres de chaque volume: "Esquisses orientales", "En l'île", "Primevères", "Notre Finistère", "Verbum Dei", voilà des entrées en matière qui le satisfont. On en retrouve de semblables dans toutes ses productions.

Ce point si capital à ses yeux devient, en critique littéraire, comme bien l'on pense, une des premières cibles visées, si l'occasion s'y prête. Sévère pour lui-même, il exige des titres sonores pour ses confrères de métier et le leur rappelle en substituant au titre mal choisi celui que son goût préfère. Puis, ce titre nouveau, il s'en sert comme en-tête même de l'article où il va passer au crible le style de l'auteur. Mlle Pauline Fréchette avait publié: "Tu m'as donné le plus doux rêve". Henri d'Arles suggère plutôt les appellations poétiques "Aubade" ou "Primevères". Si l'on ouvre les "Miscellanées", on trouve précisément le chapitre "Primevères" consacré à la critique de Mlle Fréchette.

Le même fait s'observe dans l'essai: "La mégère inapprivoisée". C'est ce titre même qu'il souhaite pour l'ouvrage de M. Harry Bernard: "L'homme tombé...". Inutile de remarquer que la suggestion, loin d'être heureuse, reflète plutôt des tendances pédantes.

Un autre cas de cette suggestion se retrace dans des gloses critiques à l'adresse de Mme Blanche Lamontagne-

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Beauregard:

"Il me semble, dit-il, que ce mot de "Bucoliques" rend bien le caractère général des poèmes que Mme Blanche Lamontagne vient de réunir en gerbe. Elle a choisi un autre titre: "La maison Nouvelle". C'était son affaire. Mais, c'est aussi la mienne de dire que ce dernier n'est pas très heureux. N'est-il pas vague et rabattu?" (1)

Avons-nous besoin d'en entendre davantage? Il nous apparaît clair que Monsieur l'Abbé s'intéresse, et plus que bon nombre d'écrivains, à ce détail que constitue le nom d'un livre. Ses productions se plient à cette règle, et faute parfois de substance solide, elles revêtent le mérite de capter l'attention un moment par le point d'interrogation que suscitent des vocables hiéroglyphiques. Ses volumes à titres exotiques ont l'air, dans une bibliothèque, de quelque régiment étranger incorporé à des troupes nationales...

Au reste, dans l'apparence extérieure de ses livres, il ne fignole pas que le titre, il postule une tenue typographique parfaite. Il affectionne les reliures de luxe, les formats bizarres, les impressions larges, les marges généreuses, le papier dispendieux. Le Shudzuoka, le Hollande Van Gelder, les velins du Marais et azur, le Dujardin crème comptent parmi ses favoris. Assurément, le titre de "Lauréat de l'Académie française" apparaît toujours en vedette sur les

(1) HENRI D'ARLES, Miscellanées, p. 120

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

premières pages. Le somptueux de la forme doit accompagner la richesse du fond, les malins diraient: "Voire la suppléer..." amorcer certainement l'impression d'éclat.

De toutes ces décorations extérieures, il soigne surtout la typographie. Au temps où il maniait la plume, les progrès de nos imprimeurs s'affirmaient à un tempo assez lent. Pour obvier à cet inconvénient, il crut bon de prendre rang parmi les accoutumés des impressions européennes, là où l'art déjà mûr réalisait des oeuvres impeccables. Pour lui, d'ailleurs, il s'agissait de trouver une meilleure ouverture à sa publication; la vie de l'esprit animait beaucoup plus d'individus qu'en nos régions encore neuves, où tout invite à l'action extérieure, à la lutte corps à corps avec une nature toute ardente et indomptée. Aussi, l'auteur justifie-t-il sa conduite dans les Estampes:

"Et dans un pays où tant de choses sont à l'état d'enfance il n'est pas étonnant que l'art typographique ait beaucoup de progrès à faire pour être à point. Tant pis pour ceux qui tiennent à se faire imprimer "au pays" comme si le patriotisme exigeait cela." (1)

Certes, la justification venait à point, car ce volume même des Estampes, sorti des ateliers d'Arbour et Dupont, à Montréal, fourmille de fautes aussi baroques les unes que les

(1) HENRI D'ARLES, Estampes, p. 123.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

autres.

Quant aux autres délicatesses artistiques plus haut citées, elles se concrétisent en bloc dans l'ouvrage couronné par l'Académie: les *Laudes*. Tiré à 100 exemplaires seulement, vendus vingt-cinq dollars pièce, le livre se range parmi ces bibelots rares plus remarquables d'apparence que de contenu. Sans doute les vingt et un chapitres consacrés entièrement à la louange mariale renferment des considérations très édifiantes et un certain accent d'amour filial qui font du bien. Cependant, trop préoccupé de l'effet à produire, trop recherché dans une allégorie continue que traduit un style maniéré, l'auteur n'atteint que partiellement son but. Il réussit plutôt à éblouir par un étalage indiscret de rhétorique. Par surcroît, l'étude, dans son ensemble, comporte beaucoup de répétitions: tour à tour la blancheur de la rose, l'éclat du lys, l'azur de la perle, la candeur de la neige, la clarté du diamant, la limpidité du cristal l'amènent à parler de la pureté incomparable de Marie, d'où une surenchère de mêmes termes disposés en des tournures toutes analogues. Lui-même s'en aperçoit, tellement qu'à la fin il se doit contenter de signaler les ressemblances sans les expliquer.

Toutes poétiques que semblent ses métaphores, elles renferment tout de même des inexactitudes réelles, capables de

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

provoquer le sourire moqueur des esprits scientifiques. Il nous enseigne ainsi que le miel ne peut prendre le goût particulier des fleurs où les abeilles butinent, que cet aliment est incorruptible, que l'or résiste à tous les acides. Pour la poétique de ses analogies, il ne veut encore la rosée qu'au matin alors que l'expérience reconnaît l'aiguail dès la disparition du soleil. Tout autre sera l'idée s'il veut laisser entendre que la rosée n'est jamais si belle et visible qu'au matin lorsque transformée en diamants par les miroitements du soleil.

Malgré des faiblesses évidentes, ces Laudes conservent un charme indéniables et des idées originales. Sur ce dernier point, M. Louis Dantin présente des suspicions qu'il devrait prouver. Dans l'attente de témoignages décisifs, nous continuons de prétendre que M. Beaudé nourrissait des idées solides. Son défaut consista dans le choix de moules trop précaires pour les couler. Sans doute, l'avenir donnera raison à cette mise au point dont il faut tenir compte. M. Dantin, lui, ne sépare pas les deux termes quand il affirme sévèrement:

"Ses productions sont, si je vois bien, des conceptions moyennes rendues frappantes surtout par les titres ornés, les bois artistiques, les marges généreuses, le papier vergé." (1)

(1) LOUIS DANTIN, Gloses critiques, p. 71.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Eh bien! non! vous ne voyez pas bien, monsieur, parce que vous n'avez pas tout lu. Il est injuste et dangereux de juger un écrivain par une de ses productions. On ne peut taxer un auteur de "dandysme" ou d'impressionnisme aveugle sans savoir qu'il aborda tous les genres, fut délibérément inégal à lui-même, mais sut penser aussi juste que certains anticléricaux...ont prétendu le pouvoir faire. L'impressionniste de description, l'essayiste, l'historien, le critique littéraire, voilà cher M. Dantin, qui quadruple une personnalité et oblige à explorer quatre domaines fort différents avant d'émettre au grand public une opinion finale. Nous voulons convenir de l'absence de cloison hermétique entre ces activités diverses. Vu son coeur sensible, M. Beaudé a laissé l'impressionnisme s'immiscer dans le champ des essais. Précisément, le but de notre étude est de trouver des traces de ce passage, de cette infiltration partout où elle s'opère.

S'il a pu écrire de LeMay:

"Même aux endroits où il est le plus purement objectif, je ne sais quel accent trahit son coeur..." (1)

on peut lui relancer la balle. Lui aussi trahit souvent son coeur sensible, sa boulimie de mots rares et un certain en-

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 175.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

thousiasme pour l'effet à produire. A l'instar de Fréchette, "ses meilleurs sentiments se traduisent en images et ses meilleures images s'animent de sentimentalité." (1) Nous le surprenons en pleine conférence. C'est à Fall-River, le 5 mai de 1907. Il parle de Jérusalem et avec quel accent. Une superbe objectivité avait dû tenir les auditeurs aux écoutes, quand, soudain, il repart dans l'ornière de ses habituelles rangaines. Aussitôt apparaissent "le ciel et ses immenses émeraudes, ses parterres de violettes, des nuages rosés qui voguent sur un océan de pourpre, des laines immaculées qui s'effilochent dans l'espace..." (2) On regrette ces propos faibles au milieu d'oeuvres parfaitement agréables par leur agencement et leur texture soignée. Ces sursauts impressionnistes ne peuvent plaire, tel encore cet autre perdu dans un entretien sur les béatitudes.

"C'est au pays de Galil. Le Maître est assis sur le versant de la colline, --colline aux pentes douces, facilement accessibles, collines dont le pied baigne dans l'or des orges. Les clartés matutinales parsèment l'atmosphère de tons roses, recouvrent les objets d'un discret velouté. Et il souffle cette brise spéciale aux premières heures du jour, brise reposée et reposante, comme virginale et inviolée, brise chargée des plus subtiles essences, puisqu'elle préside au réveil

(1) HENRI D'ARLES, Essais et Conférences, p. 104.

(2) Ibid. p. 58-59.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

des corolles et recueille au bord des calices
entr'ouverts les délicats parfums que les
fleurs distillent dans le mystère des nuits". (1)

Une digression pareille s'accepte dans un exposé de sept ou huit pages; on conviendra qu'elle tient beaucoup d'espace dans une "étude" de deux pages...

Il s'oublie encore dans son "Collège sur la Colline".
Par endroits, l'on retrouve des épiceries de ce genre:

"Journée exquise et radieuse et fraîche. Le firmament est d'un azur et d'une riche qualité. Et des flocons neigeux flottent en grâce dans cet océan de saphir. L'atmosphère est absolument limpide. Comme les grands ormes se profilent droits et nets dans les clartés matutinales! Je ne sais quoi de plus tendre nous tombe du ciel, quelle tiédeur toute saturée de sève s'épand. Une vie nouvelle anime les pelouses. Leur verdure renaît. Toutes les bâtisses de l'Université se détachent en vigueur dans cet air diaphane, leurs lignes, leurs angles, leurs moindres contours se dessinent nettement au milieu d'un soleil qui poudroie". (2)

Parenthèse trop poétique dans un ouvrage destiné à des explications et à des annotations sur la vie scolaire d'une Université. De telles digressions jetées au hasard contribuent à rompre l'enchaînement de la logique, délaient les idées dans une multitude de phrases et par là déroutent l'esprit. L'auteur

(1) HENRI D'ARLES, Pastels, p. 177.

(2) Ibid. , "Le Collège sur la Colline", p. 27.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

affirme peut-être une inépuisable ressource de vocabulaire; au même moment il décèle une regrettable superficialité de réflexion. Là précisément s'annonce la rançon d'une sensibilité trop aux aguets...

= = = = =

Une observation toujours intéressante en littérature est celle de constater les techniques particulières à chaque auteur, ses thèmes familiers, ses sujets de prédilection, ses vocables de choix, en un mot tout ce complexe personnel, extériorisation d'une âme déterminée, pierre de touche qui fait reconnaître bien vite une strophe de Victor Hugo, une ode de Lamartine ou une prose de Balzac. Qui ne se rappelle la hantise du premier pour les mers profondes, les ombres, dont il demeure une certaine incarnation, le goût prononcé du second pour l'infini des cieux et la troublante quiétude des régions sylvestres? M. Henri d'Arles tenait aussi à quelques aspects très particuliers de la nature: ses descriptions en font foi. Les eaux, les montagnes et les nuages le préoccupent au point de former à eux seuls, pourrait-on affirmer, la trame entière de ses productions descriptives. Il ignore tout à fait quantité d'autres motifs, comme les hum-

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

bles fleurs, les reposantes moissons, les oiseaux de la solitude et des jardins. Il le sait, pourtant, et en donne la cause.

"L'Océan, écrit-il, élargit la pensée, il la prend, la berce, l'étend jusqu'à l'infini; la montagne l'élève, lui donne l'essor. Au bord de la mer, il nous semble que tout notre être va se dissoudre; c'est comme une dispersion, un anéantissement de la personnalité. Mais la montagne recueille et groupe les facultés, les pousse à l'exercice." (1)

Veut-il par là prendre modèle sur Lacordaire qui insinuait des idées analogues dans une de ses lettres à des jeunes gens, avec la seule exception qu'il ajoute une note d'emphase sur les forêts.

"Je suis de votre avis sur les montagnes, la mer et les forêts; ce sont les trois grandes choses de la nature et qui ont bien des analogies, surtout la mer et les forêts. Je les aime comme vous." (2)

Au sein d'une dizaine de volumes, nous relevons très peu de cas où il soit fait mention de petits détails de la nature; des exemples comme celui-ci se rangent parmi les exceptions:

"De l'ombre où je me tenais assis, je suivais ces leçons d'esthétique, données dans un décor à ravir, parmi les grands eucalyptus ruisselants de lumière, les tendres pelouses, le parfum d e s

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 282.

(2) LACORDAIRE, Lettres à des jeunes Gens. LXIX, 307.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

"fleurs et le chant des oiseaux, au sein d'un paysage le mieux fait pour susciter l'inspiration". (1)

Et nous avons lu en ces lignes sobres tout ce que les fleurs et les oiseaux ont fourni d'inspiration dans le volume entier des Horizons. Point d'abus. Nécessairement, on se fatigue d'une concentration outrancière sur les vagues de l'Océan et les nuées du ciel. L'on devient vite ébloui, également, de sa palette de couleurs où ne figurent que l'or, l'argent, le vermeil, le topaze et l'opale. Il lui manque la gamme des demi-tons, soulagement pour l'oeil.

Et combien plus fastidieux s'avère-t-il, à ce retour des mêmes thèmes brossés dans un vocabulaire toujours richissime, il joint une facture identique pour toute une série de descriptions. L'analyse de ses peintures sur la Terre Sainte, par exemple, permet de retracer le plan général de ces tableaux, issus d'un même canevas. En chacune d'elle, nous constatons un regard premier vers les lointains célestes toujours drapés dans un décor de riches teintes, après quoi s'arrête une vue d'ensemble des toits palestiniens découpés sur l'or. Alors circulent devant nos yeux les divers coins du firmament où nous devons identifier toutes les co-

(1) HENRI D'ARLES, Horizons, p. 179.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

lorations sans en oublier une, puis, le tout s'enlève par une esquisse des Monts Moab couronnés de nuages. C'est pour eux qu'il invente les expressions les plus diverses et les plus osées. Ces médaillons descriptifs nous offrent le type de ces essais qui tendent plus à nous donner des impressions de lumière qu'à préciser l'état des objets: manifestations des affinités littéraires et picturales. Comme l'auteur aime la lumière, la lumière européenne surtout! Il aurait voulu en fixer les rayons pour les conserver, s'en repaître encore de retour chez lui. Justement, de notre pays et de celui d'outre 45ième, il regrette les caprices atmosphériques qui nous privent des effets d'une lumière intense propre aux contrées à climat stable. Cet enthousiasme pour "l'essence éthérée" se retrouve même en ses conférences:

"Imitez la lumière, dit-il. Elle est expansive: c'est une loi de son essence. Au lieu de garder pour vous les trésors que l'instruction a accumulés dans votre esprit, faites-en profiter ceux qui n'ont eu ni le temps ni les ressources nécessaires pour acquérir le savoir". (1)

Il faut parcourir l'oeuvre entière pour juger de l'importance attribuée à cette lumière, le long des chapitres les plus divers. Il voit dans le son d'une cloche "les voix de la lumière"² il adore l'ardente lumière qui poétise la désolation des dé-

(1) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 300.

(2) Id. , Ibid. p. 120

HENRI D'ARLES: LE TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

serts³; il aime la voir mourir sur les monuments⁴; il en écoute avec respect les hymnes, etc. Autant Hugo se passionnait pour l'ombre qu'il pressentait partout, autant Henri d'Arles jouit à nous offrir des scènes où flamboient les magies lumineuses.

Ce point nous rappelle justement l'attention bien significative qu'il porte à une qualité des corps qu'il vient à étudier: la diaphanéité. Acharné de la lumière, il en adore encore plus les effets quand elle se joue dans les corps translucides. Le mot "diaphane" lui revient sans cesse, il l'épingle aux substantifs les plus divers, et il serait plus intéressant que scientifique de cataloguer les vocables ainsi affublés de ce qualificatif. Tout y passe... On trouverait maintes occurrences où les rapprochements deviennent bizarres. Que penser de la dépouille "diaphane" de Laure Conan exposée dans l'église⁵; du diamant, lequel est si "diaphane", qu'il en est comme inexistant⁶ Si l'or prend des formes légères et "diaphanes", l'essence de la nuée, de son côté, est de devenir "diaphane".⁷ Le "symbolisme" lui-même se revêt de "diaphanéité"⁸. Mais, c'est encore à l'endroit de la Mère de

(3) HENRI D'ARLES, Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 123.

(4) Id. Ibid., p. 145.

(5) Id. , Estampes, p. 89.

(6) Id. , Laudes, p. 26.

(7) Id. , Ibid., p. 118.

(8) Id. , Arabesques, p. 38.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Dieu qu'il évoquera ce mot favori. La Vierge était douée d'une nature "diaphane"¹. Ses facultés physiques, absolument dociles à la loi de perfection étaient comme "diaphanes" et "impondérables". Que voilà bien une énigme pour des théologiens: des facultés physiques diaphanes... Comme bien l'on pense, il croira avoir fourni le summum de la précision de cette Reine: elle s'intitule pour lui: l'essence diaphane! Vraiment, là que désirer de plus?

Cet engouement enfantin pour un substantif devient vraiment insipide dans une parenthèse comme celle-ci:

"C'était comme si tout l'azur oriental se fut changé en ébène, --en ébène diaphane,-- et se fut cristallisé au fond de ces orbites..."(2)

Dans ce même chapitre des "marottes", soulignons encore l'emploi du mot "mystique". A l'origine, ce mot offrait un sens voisin de mystérieux. A la suite d'autres écrivains, Henri d'Arles lui trouve un charme transcendant et en agrandit le sens au point de ne lui plus attribuer de signification définie. Il le jette partout, l'accouple aux substantifs les plus divers, les plus disparates. Décidément, le mot lui plaît, d'abord et uniquement par le son chaud, l'image large qu'il peut évoquer. C'est pourquoi, il nous parle

(1) HENRI D'ARLES, Laudes, p. 3.

(2) Id. . Essais et Conférences, p. 225.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

tour à tour de l'émotion mystique, de l'idéal mystique, de la ferveur mystique. Jusque là, tout va bien, mais, voilà que bientôt une sonorité, une ville, des arceaux, un préau peuvent aussi revêtir ce noble cachet de la "mysticité". L'expression lui sert évidemment de pis-aller, de cheville plus ou moins ingénieuse, annonce une certaine apathie pour la recherche du mot propre.

Sans nous attarder davantage à la critique de certaines autres tournures également abusives, telles: "les vagues relents" et les "essences", nous procéderons à l'étude de deux autres grands chefs d'idées qui forment, eux aussi, les puissants leitmotifs de ses descriptions: à savoir, les nuages et les vagues.

Les nuages! Il les aime, c'est trop peu dire: il les adore! Joint à la lumière qu'ils interceptent ou tamisent, ils incarnent pour ainsi dire la délicate imprécision, la gracieuse émotivité où se complait sa muse créatrice. Nous ne saurions relever les multiples évocations à ces nues. Des pages et des pages se succèdent où M. Beaudé s'acharne à décrire l'aspect momentané d'un ciel riche de teintes, s'essaie en vain de fixer par le truchement des mots des sensations difficilement transférables hors de l'optique. On ne peut que constater la variété et le nombre de ces tentatives

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNIST'.

par, où la plume veut renouveler et conserver les aspects fumants d'une scène adorable dans sa versatilité...

Il nous présente les nuées tantôt comme des ouates:

- Des ourlets d'ouate très blanche ou amoncellements violets...
- Le firmament se ouate de nuées, blanches, bleues, roses...
- Des ouates affilochées...

tantôt comme des étoffes de toutes sortes:

- Élégantes écharpes de gaze transparentes et neigeuses...
- Des écharpes laineuses...
- Des écharpes gazeuses...
- Des laines nuées en un champ de roses effeuillées sur une couche d'opales.
- Une riche draperie violette qui ondule sur les sommets...
- Des soies moirées...
- Des étoffes vaporeuses où se fondent toutes les nuances: le violet, le bleu, le vert, le mauve, le rouge, le jaune...
- Une gaze transparente et bleutée qui laisse filtrer à plein les gloires de soleil et voir les saphirs du firmament...
- Des laines immaculées qui s'effilochent dans l'espace
- Des écharpes soyeuses, immaculées, ...
- Des laines souples...
- Des laines translucides...
- Un subtil peignoir velouté, soyeux, bleuté, lapis, rose, vert-tendre et saphir...

tantôt comme des vapeurs:

- Des vapeurs aux nuances très délicates...
- Une mince couche de vapeurs violacées, inégalement intense...
- Une buée subtile, saphirine et rose...

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

ou encore sous des formes diverses comme suit:

- Des masses bleuâtres, violacées, dont les molles rondeurs baignent dans l'Océan...
- Des formes laiteuses...
- De souples flocons neigeux qui se rosissent...

Très peu souvent, en somme, nous lisons le mot nuage lui-même. Au fait, nous n'en avons remarqué que deux exemples en une douzaine de livres:

- deux nuages légers et violets flottent là-bas comme des îlots de rêve.
- il y a des nuées rose-tendre ou rose-pourpre.

Tous ces exemples parlent d'eux-mêmes. Ils attestent la part immense accordée aux vapeurs du ciel dans des descriptions de M. Beaudé. Très souvent, celui-ci ne voit qu'eux dans l'immense nature. Pour rendre l'émotion qu'éveillent ces formes capricieuses, il n'est de ressource qu'il ne déploie, d'alliance verbale qu'il ne tente... A la longue, on se fatigue d'un tel souci. L'on y sent trop le calcul, la tension pour inventer une métaphore inusitée, susceptible de décrire adéquatement un coin du ciel et d'ajouter un tantinet à la précédente. Pourtant, la création renferme bien d'autres éléments dignes de retenir l'attention.

Hanté également par la grandeur et la beauté fascinante des ondes, il trouve de multiples périphrases pour les

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

introduire. Sa gamme fournie d'images octavie des plus simples allusions aux rapprochements les plus sonores. S'il nous parle de

- la mer sombre, neigeuse, argentée...
- la mer océane...
- l'immensité calme aux riches teintes veloutées...
- mobiles coquilles d'émeraudes teintées d'azur....

il essaie de broder plus élégamment par des comparaisons avec

- un énorme serpent qui rampe sur un sol sinueux...
- une robe bordée de larges, fraîches émeraudes qui s'effritent, s'émiettent, se dissipent...
- un gigantesque lapis-lazuli serti dans des masses châtoyantes...

Est-ce à dire que toutes ces comparaisons chantent juste? On ne saurait le croire. Le dernier exemple, particulièrement, confine à l'emphase, au maniérisme. C'est vraiment trop peu de grouper des mots pour créer des oeuvres puissantes: il convient d'apporter une distribution judicieuse des assaisonnements littéraires sur un fond équilibré, déjà capable de recevoir ce surplus. Il oublie ces règles élémentaires quand il étale ce vocabulaire grandiloquent, tel ce lapis-lazuli de tantôt et des tournures étranges comme celles-ci:

- il absolve; portraiture; le haphazardness; une substance quintessenciée; les teintes aurorales, saphirines; le rêve qui s'essore; le Galil; l'Emmaous.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Libre à lui de croire qu'il parvint à se guérir de la maladie même de ses premiers ans, à savoir cette tendance à séparer la forme du fond, le mot de l'idée..., libre à nous de constater que de 1905 à 1928, rien n'a changé de cette forme verbale. Si le talent lui permit de diagnostiquer sa déficience, il lui manqua totalement pour appliquer le remède . Son Chant du Cygne: les "Horizons" recèle plus que jamais cette préoccupation de cataloguer des termes ronflants au lieu d'argumenter sainement sur les faits qu'il apporte.

= = = = =

Une des premières règles de l'école moderne, ou mieux peut-être, une lacune dans ses règles conduisait à la littérature sans plan. Fait assez compréhensible, quasi nécessaire même si l'on se souvient que l'impressionniste veut nous offrir une synthèse de la réalité qui le frappe. Sorte d'enregistreur télégraphique, l'écrivain n'opère pas la sélection préalable, il nous transmet le message de son imagination. Tant mieux si la sensation nous atteint selon un ordre plaisant. La règle du hasard, hélas! n'a jamais produit de chefs-d'oeuvre. Il arrive donc que les pages impressionnistes ressemblent à des imbroglios ridicules ou encore à ces

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

curieux bazars où chacun trouve de la camelote pour ses goûts, mais, rien de qualité ou de prix. Il n'appartenait qu'à Montaigne d'ajouter digression sur digression, encore qu'il put se défendre de ce procédé:

"Mes fantaisies me suivent, écrivait-il, mais, parfois, c'est de loin, et se regardent, mais d'une vue oblique." (1)

Le fait de ce décousu à l'adresse d'abord aux "Pastels". Dans ce livre de quarante et un sujets, l'on touche les quatre coins de la pensée humaine, sans suite ni ordre. Les croquis de paysages voisinent les considérations sur la prière, un essai sur la crémation voisine une étude sur la Vierge. Affaire de goût personnel, sans doute, ou affaire de ramasser en une gerbe toute une série de pages écrites jusque-là, sans but, uniquement en marge de la vie quotidienne. Mais, pourtant, pour fins de publication, il eût été si logique de grouper sous un même chef les sujets identiques, disons seulement connexes. Ainsi, les 26ième et 29ième plaquettes se rapprochaient facilement puisque toutes deux commentent l'Incarnation. Puis, ce volume renferme déjà quatre ou cinq dissertations mariales, lesquelles adjointes plus tard à une quinzaine d'essais semblables formeront les "Laudes". Pour-

(1) RAOUL MORCAY, Histoire de la Litt. française, p. 171.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

quoi n'aurait-il pas groupé ces pièces, d'une part avec les sujets objectifs, puis réservé d'autre part, une partie consacrée aux journaux personnels.

Ce laisser-aller qui jette tout au hasard de la perception se retrouve dans les Miscellanées entre les pages 164 et 178. On y voit là un groupe d'articles très brefs, groupés sous la rubrique "Art et Nature". En voici les items: une appréciation de Robert Frost, une visite à son ami French, quelques soupirs vers la solitude, un regard vers une gerbe de glaïeuls, une étude d'après une aquarelle de French, quelques comparaisons entre la littérature et la peinture, des souhaits de revoir le ciel palestinien, de brèves considérations sur la parole humaine, des réflexions en face de portraits de Lamartine, une description de forêt à l'automne, une méditation sur la mort de Laurice Barrès. L'on conviendra que le Fil d'Ariane capable de nous conduire de l'un à l'autre de ces écrits est fort ténu. Il faut se satisfaire à savoir que l'on évolue dans l'enclos sacré des "Arts et Natures".

"Le Collège sur la Colline" lui-même, ouvrage pourtant assez soigné, pêche par ces défauts de construction. Son chapitre sixième: "Travail d'humaniste, rapprochement bizarre" arrive totalement hors du sujet par la matière qu'il contient. Ce chapitre, en effet, ne concourt nullement au but général de

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

l'oeuvre qui entend nous familiariser avec l'Université Brown, depuis les édifices jusqu'au cours d'étude. Intercalé là en un accès d'enthousiasme, cette partie traite de l'origine probable des litanies de la sainte Vierge. M. Greene, membre enseignant de l'Université vient trouver M. l'Abbé, un bon matin, et lui montre des séries d'invocations aux dieux et empereurs romains, des supplications et des louanges tirées de "Commodus Antoninus" oeuvre de Aelius Lampridus. Les deux amis se mettent donc à l'oeuvre pour une étude plus approfondie de ces textes. Lors donc, la relation de cet incident et la façon dont il se clot forment une entité bien particulière, abondamment traitée, mais sans lien logique avec le corps du sujet. Quel lien établir, en effet, entre une exégèse des litanies mariales et une étude sur une institution scientifique? Peut-être celui de prouver la documentation abondante des bibliothèques. Mais, à ne pas s'y tromper, le ton de l'article veut bien plus signifier l'affection passagère de l'auteur pour ces recherches archéologiques. Veut-il, d'autre part, s'écrier avec Montaigne, fier de ses coqs-à-l'âne:

"O Dieu, que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté..." (1)

Si vraiment le fait put être digne de mention, normalement, une addition sous forme d'appendice eût suffi.

(1) Cité par Raoul MORSEY, Hist. de la Litt. frse, Vol. 6, p. 171

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

De fait, ce livre contient des appendices. Il en compte même quatre, soit un supplément d'une douzaine de pages à un volume qui en tient à peine quatre-vingts. De leur côté, ces appendices témoignent aussi d'un réel manque de plan. Trois d'entre eux ressassent des sujets abordés au sein de l'ouvrage. Ainsi, le supplément "B" nous communique des détails sur la vie des étudiants. Pourquoi ces dernières précisions ne sont-elles pas insérées au chapitre cinquième consacré d'office à cette étude? Le supplément "C" apporte un détail de plus sur la bibliothèque Americana, la plus imposante de l'établissement. Ce détail aurait pu se glisser n'importe où dans les pages précédentes: plus d'une demi-douzaine de fois l'on y traite de cette salle. Enfin, l'appendice "D" nous montre la Place de la langue française dans l'institution. Le chapitre septième parlait pourtant de tous les sujets à l'horaire, y compris le français. Comment expliquer la présence en notes supplémentaires, de textes nécessairement requis dans une élaboration complète? Faiblesse de structure, invasion de l'impressionniste capricieux, toujours en quête de nouveautés, satisfait de nous gorger de détails indigestes, dût-il pour cette fin servir derechef les premières notations de sa sensibilité!

Si ce sont là des erreurs de facture générale, on compte en plus grand nombre encore des fautes de plan au sein du paragraphe ou de l'essai. Que penser, par exemple, de cette

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

composition de sept ou huit pages: "Profil de Christ", où l'on recherche avec peine l'idée dont il s'agit. D'une ligne à l'autre, d'un alinéa à l'autre, on croit entrevoir le point vital. Lit-on du symbolisme? A la fin de cet article, qui du reste sent l'huile à lampe, on découvre qu'il s'agit probablement de diverses pièces de sculpture, buste de Notre-Seigneur, et qu'en leur présence, l'auteur émet les émotions suggérées par leur physionomie. C'est de l'impressionnisme à haut voltage.

Dans les "Pastels", "La tentation de Jésus" nous fait languir parce que le sujet est trop tard entamé. Quand l'esprit se sent au coeur de la question, deux pages s'achèvent, et, avec elles, la dissertation.

S'il ne dilue pas la question, il lui arrive de la brouiller par l'immixtion d'éléments hétéroclytes survenus à sa considération en dernière minute. Ainsi:

"Rien ne favorise l'évocation de la grande scène si profondément humaine de l'agonie! Pourquoi en a-t-on défiguré le théâtre avec ce modernisme bourgeois? Que ne suis-je seul pour penser et méditer! Jérusalem étend sa sévère ligne d'enceinte".
(1)

Comme l'on reconnaît bien le tour du métier à ces petites

01/HENRI D'ARLES, Essais et Conférences, p. 35.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

phrases! Malgré le sérieux du sujet,--réflexions sur la Terre Sainte--, il faut encore écouter des propos hors sujet: "Que ne suis-je seul pour penser et méditer? Jérusalem étend sa sévère ligne d'enceinte".

Il sait encore précipiter les événements sans ordre. Tels qu'ils l'ont frappé, nous devons les admettre. Par exemple, ces souvenirs de Verdun que nous citons, n'évoquent-ils pas tout à fait le pointillisme des Giraudoux et des Morand aux compositions par fusées éclatantes?

"C'était en mai 1922. Il était assez tard quand j'y arrivai. A la gare un garçon criait: "Hôtel du Coq Hardi! Hôtel du Coq Hardi! J'entrai dans sa voiture. Le lendemain matin, d'assez bonne heure, je m'acheminai vers la cathédrale dont j'apercevais les tours massives dominant tout le quartier des ruines. Pauvre église massacrée de fond en comble. Le cloître attenant avait peu souffert. " (1)

Il appartient tout de même aux Horizons d'organiser le triomphe du décousu!...Jamais plus que là il ne s'est trouvé de sensations captées au fil de l'heure et consignées dans le désordre du calepin de poche. Le volume ne fut autre chose qu'un relevé au propre des observations les plus baroques. Comme nous montons de plein-pied dans l'enceinte moderne avec ceci:

(1) HENRI D'ARLES, Miscellanées, p. 99.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

"Parmi mes compagnons de voyage, il y a des types espagnols. Tout ce monde est bien poli. Notre train est d'un grand luxe. Rien n'y manque de ce qui peut procurer tout le confort désirable. Il y a même une salle de douche. Ce que je vois de l'état du Missouri me donne l'impression d'une terre fertile." (1)

"...On ne le trouve, (le cactus) qu'en cette partie de la Californie. Cet arbre étrange et tourmenté donne, au printemps, une grande fleur aux pétales immaculés. Plus loin, des groupes de cèdres nains. Nous entrons dans la vallée de San Bernardino, si fertile. Nopal, s orangers, cyprès palmiers, poivriers, eucalyptus. Nous avons fini avec la sécheresse des horizons. A deux heures et demie, nous entrons en gare de Los Angeles. Ruissellement de lumière sur la grande ville. Mais, l'air a une fraîcheur; le soir vient vite ici: presque point de crépuscule..." (2)

Il y aura plus. Cette manie de tout attraper au vol, au fur et à mesure des sensations le conduit à des digressions fort longues, hors du sujet et parfois de mauvais goût. Ainsi, il nous parle des styles architecturaux (2), puis glisse sur le sujet des bibliothèques. Il vante le système américain en ce qui regarde la classification méthodique et la distribution rapide des volumes dans les maisons de ce genre. Soudain, il ouvre une parenthèse pour lancer une formidable diatribe contre ce mot "bibliothèque". Il lui veut substituer le mot "librairie", parce que nos amis les Anglais l'utilisent avec pro-

(1) HENRI D'ARLES: Horizons, p. 25.

(2) Id. , p. 54 et 74.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

fit dans leur langue, mais, surtout, parce qu'il le rencontre dans cette acception chez Rabelais et Montaigne. On reste tout ébahi devant cette attaque contre les moulins de Don Quichotte. Outre sa fadeur, la remarque porte à faux. Nous employons, en français le vocable librairie et dans un sens fort commode: endroit où l'on vend les livres par opposition à bibliothèque: lieu où l'on garde les livres pour les livrer à l'usage commun. Les Anglais ont eux aussi perçu la différence entre ces deux mots: c'est pourquoi, ils disent stationary et library selon les deux sens. Il faudrait encore répondre à M. D'Arles que ce mot "bibliothèque" par ses deux racines: "biblion" et "tithemi" est beaucoup plus expressif que "librairie" dont la racine "liber", "libris", n'évoque que l'existence des livres et non leur classement. Fort de sa suggestion, le mot bibliothèque n'a-t-il pas servi à former les mots bien modernes de "discothèque" de "cinécothèque", etc?

Laissons les propos philologiques pour retenir tout de même ce principe assez élucidé, croyons-nous: la pauvreté dans l'agencement des faits et pensées tout comme chez les impressionnistes français. Henri d'Arles ressemble souvent au bambin qui s'amuse à enfiler un grand nombre de perles différentes en qualité, forme et couleur. Si l'effet éblouit un instant, il ne constitue absolument rien d'artistique, rien

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

non plus de transcendant et digne d'immortalité. Peut-elle se qualifier d'artistique la page suivante choisie comme preuve dernière à nos avances sur ce point. On y trouve à la fois, synthèse facile, le culte des menues réflexions, la large part accordée à la sensibilité, la mise en scène du "je", le style haché, haletant, en un mot, une photographie réaliste de ce style français pratiqué par l'impressionniste canadien par excellence.

"M'apercevant tout à coup, M. Schneider vint à moi et me dit: Je vous invite pour dimanche. J'irai vous chercher au bateau, à deux heures. Il est là, en effet, qui m'attend avec sa femme. Deux inséparables. Bon ménage s'il en fut. Depuis qu'ils sont mariés, ils ont toujours vécu et voyagé ensemble. La femme accompagne partout son mari. Ils n'ont pas vécu loin de l'autre un seul jour. Mme Schneider est artiste aussi, bonne aquarelliste. Ils ont tous deux les mêmes goûts. Quelle sympathie les nuit! L'on sent que le lien est intérieur, dans le coeur et dans l'âme. Leurs âmes s'harmonisent. Leur affection ayant sa source dans les affinités naturelles, dure et même s'accroît avec les années. Je trouve exemplaire cette collaboration mutuelle dans le culte de l'art. Nous nous rendons à Ocean Beach, leur résidence, par Pointe Loma. Nous avons vite fait de gravir les hauteurs de cette falaise qui s'avance de loin dans la mer. C'est une réserve militaire. Ça et là, des plantons de barrières qui se ferment à cinq heures du soir. Nous longeons le célèbre établissement théosophique international. Des jardins l'entourent. Plus loin, un cimetière pour marins inconnus. Ces morts que personne ne réclame, qui semblent avoir été sans attaches ici-bas, c'est ici qu'ils viennent dormir leur dernier sommeil, à l'ombre des cyprès, au bruit des flots battant le pied de la falaise. Nous allons jusqu'à l'extrémité de la pointe, à ce vieux pier de pierre

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

construit par les Espagnols, maintenant abandonné, gardé comme relique qui n'a rien de bien intéressant. De quel point de vue l'on jouit! L'océan infini avec ses richesses de tons. Nous voici bientôt chez l'artiste. Il habite une modeste villa dans une avenue en pente. Modeste et charmante. Aux murs, des toiles, des aquarelles, des études, oeuvres de l'un et de l'autre. Et l'on me conduit dans l'atelier tout voisin. Il regorge d'esquisses et d'impressions. Je me plonge dans ce trésor. A une chose finie et léchée, j'ai toujours préféré l'esquisse, l'idée première, l'impression telle que sentie et jetée là, toute chaude, toute vibrante, sous le coup de l'émotion.(1)

Nous sommes servis à souhait: même plus, l'auteur nous ouvre une porte sur son âme et pose lui-même la conclusion à ces esquisses bien illustratives de son genre: il aime l'impression chaude et vive en peinture, fort bien, mais, on le voit, en littérature aussi. Dans ce seul extrait, nous retrouvons plus de dix sujets sur lesquels il a passé un moment. Ce style hybride, apparenté à la narration, la description et la dissertation tout à la fois, nous jette dans l'auto même de M. Schneider et avec les trois occupants nous transporte en vitesse à travers les idées les plus disparates comme au sein des paysages les plus inattendus. Tant pis pour les attardés qui refusent de suivre.

N'ajoutons rien. Une idée assez claire permet de porter jugement sur la valeur de ce travail. Il vaut ce que va-

(1) HENRI D'ARLES: Horizons, p. 180-1-2.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

lent sa rapidité et sa flexibilité à l'intérêt momentané. Y chercher méthode et splendeur à la classique équivaut à perdre son temps. Autant ce classicisme aspirait à la réalisation du type idéal humain, autant l'impressionnisme postule une affirmation brutale des conceptions, voire des caprices personnels. Une lecture de la courte description que Lamennais trace de Venise fait bien voir l'antithèse des deux genres. Non pas que cet auteur fut classique au sens reçu du mot, mais absorbé par les spéculations philosophiques, il lui devenait quasi impossible de se livrer à des épanchements mignards. Sa description s'en ressent: il faut voir comme il court droit au but.

"L'impression que produit Venise dépasse tout ce qu'on avait pu se promettre. Cette impression ne tient pas uniquement aux beautés de la nature et de l'art... Mais différente de tout ce qu'on a vu, elle apparaît comme une sorte de rêve, de vision fantastique. La mer sur laquelle elle semble flotter, le lacis de canaux qui la découpent tels que les nervures d'une feuille, ses légères gondoles se jouant, se croisant en mille sens divers sur l'onde transparente, l'architecture presque arabe de ses palais dont le pied baigne dans les eaux, son aspect demi-oriental, la voluptueuse douceur de l'air, mille autres influences qui se sentent et ne sauraient se dépeindre jettent un trouble singulier dans les sens et dans l'imagination enivrée de ces merveilles". (1)

RIEN D'exagéré. On distingue les grandes lignes tracées dans un style soutenu et vraiment fourni. Les idées sous-jacentes ne tiennent en rien de la pacotille: on sent une pensée qui

(1) LAMENNAIS: Affaires de Rome.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

veut s'exprimer: la forme n'est plus que véhicule. Mais pourquoi ~~comparer~~ avec l'impressionnisme? Puisqu'ici le but devient la sensation, la violence des effets, la virtuosité outrancière, la fixation de l'objet par ses couleurs plus que par ses formes, nécessairement la technique devra changer. L'aiguillage ouvre sur d'autres voies..., le convoi littéraire marche vers d'autres destinées...

= = = = =

On l'a entrevu tantôt, le genre nouveau caresse la phrase courte et alerte. Il ne dédaigne pas l'entassement de mots plus ou moins liés entre eux, jetés au fil de la plume. Rappelons toutefois que les impressionnistes ne posent pas ici en précurseurs, comme d'habitude, ils abusent... Car, du style elliptique, on en retrouve chez Michelet. Dans ses "Tableaux de France" au chapitre des "Ardenne", on lit:

"Mais la race est distinguée. Quelque chose de sobre, d'économe; la figure un peu sèche et taillée à vives arêtes."

Et dans sa Fête de la Fédération:

"Personne ne verra cette unité merveilleuse, un même coeur, vingt millions d'hommes. Point d'étrangers, point d'inconnus, tous parents."

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Aujourd'hui on l'a tout simplement imité puis dépassé. Faute de connaissances approfondies en littérature; faute de pouvoir distinguer les catégories de proses ou de poésies et de les rattacher à l'école dont elles s'inspirent, un profane reconnaîtrait tout de même le style contemporain, "léger et court-vêtu", réellement caractéristique d'une époque où tout s'accomplit en vitesse. En effet, pour peu qu'il ait fréquenté les classes, on lui a appris l'inviolable règle de la phrase balancée qu'informent un verbe et un sujet, lui assurant que, hors de là, on ne saurait trouver ombre de littérature. D'abord avec un ébahissement profond, puis, avec une joie maligne il salue la prose contemporaine comme une libératrice. Dumesnil peut affirmer que ce style manque de la civilité coutumière.

Adonné à la littérature dès le début de ce siècle, Henri d'Arles est certainement le premier de nos écrivains à rompre en visière avec les coutumes reçues. Comme ses confrères de France, il dissèque de coeur gai cette phrase symétrique et rigide.

"Alternances de pluie et de beau temps..."

"A l'horizon, comme un remous de nuages violets..."

"Un émail infini..."

"Perpétuels roulements de chars..."

"Limpidité absolue du firmament après ces pluies..."

"Profonde voix de la mer sur les brisants, --éternelle chanson grave".

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Calquées sur ce modèle, des pages et des pages se suivent, agréables parfois, monotones souvent, destinées au lecteur plus avide de savoir que d'approfondir. Encore acceptable dans des phrases courtes, l'absence du verbe choque davantage en un passage trop long. Il y a lieu de se demander, en ce cas, pourquoi alors omettre ce seul mot, lui qui joue un rôle primordial dans l'harmonie de la phrase. Ce texte:

"Disséminée sous les arbres, à travers les pelouses, près des massifs, la troupe de ses élèves en train de copier tel aspect de nature et d'après un point de vue réel de faire une composition originale..." (1)

Ce texte, disons-nous, paraîtrait-il moins bref s'il contenait un verbe?

"On voit, disséminée sous les arbres, à travers les pelouses....."

Outre le verbe, on voit encore disparaître le sujet, surtout quand l'auteur veut parler de lui-même:

"Au vieux moulin pour saluer la fin du jour qui meurt..."
"Par les landes jusqu'à Siasconset..." (2)

La suppression du sujet seulement:

"Passe des heures sur la plage..." (3)

(1) HENRI D'ARLES: Horizons, p. 178.

(2) Ibid. : Essais et Conférences, p. 87.

(3) Ibid. : Horizons, P. 112.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Employée tout le long d'un récit, cette construction en abrégé ne contribue pas peu à rendre un récit léger et rapide. Les lignes suivantes ne nous donnent-elles pas l'illusion de voir le paysage par la portière du train, avec l'auteur?

"Ciel gris. L'Océan est couleur d'acier. La Pointe Loma fuit, imprécise. Une vapeur enveloppe ses contours. Beaucoup de gros oiseaux sur la plage où personne ne les intimide. Non loin, un petit vaisseau de pêche. Cette température peut avoir des charmes que je ne goûte pas." (1)

Même dans ses "Arabesques", en critique sculpturale, au cours d'un travail où, jusque là il a donné sa pleine mesure, il s'oublie pour reprendre la forme délurée et sautillante.

"...Et le fleuronné en est très imparfait. L'outil n'a pas donné. Il semble qu'on ait là un morceau d'initiation. Les entailles sont ou trop profondes ou trop superficielles. L'aspect général du modèle est heurté..." (2)

A ces phrases rapides, il convient de rattacher un procédé dont il est friand, une sorte de tirade exclamatoire qui ne peut se rendre à moins d'y apporter le ton des conversations. Pour lire sensément:

"...Un soleil alangui répandait sur les choses une douceur..."

"...Mais l'air a une fraîcheur..."

(1) HENRI D'ARLES: Horizons, p. 163.

(2) Ibid. : Arabesques, p. 30.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

nous devons recourir au style familier et mettre l'emphase soit sur le "une", soit sur le dernier mot tout à fait, en supposant au début un "Je vous assure que..."

Un autre tour bien caractéristique de l'école, c'est de séparer le verbe d'avec son régime. L'effet ne manque pas de force, ou de moins, requiert l'attention, tels ces accords de transition que l'on tient longuement pour provoquer chez l'auditeur le désir de les voir se résoudre. M. Beaudé se montre donc fidèle disciple quand il écrit:

"...Ce chef-d'oeuvre, joyau de toute la Californie, quelques minutes avaient suffi pour en faire un monceau de ruines." (1)

"...Cela ressemble, cette verdure dont les tons de fraîche émeraude relèvent le diamant de l'eau, à un trèfle d'une finesse invraisemblable." (2)

Il s'autorise même de renvoyer le régime dans une phrase tout à fait indépendante:

"...le soleil, --ce n'est pas seulement sa surface qui s'en illumine. Mais, elle le boit, s'en imprègne, s'en sature, le laisse pénétrer jusqu'au coeur de son essence qui en devient radieuse et diaphane".
(3)

(1) HENRI D'ARLES: Horizons, p. 147.

(2) Ibid. : Essais et Conférences, p. 41.

(3) Ibid. : Laudes, p. 69.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

Fidèle en tous points, notre auteur emprunte encore aux Européens la passion du mot "cela". En vérité, il semble même considérer cette particule comme le summum de l'élégance littéraire. Il affectionne visiblement ce mot, le sème à larges mains dans toutes ses productions. Une sorte de charme musical semble joint à l'élocution de ce démonstratif pourtant banal. Durant les vingt années qu'il manie la plume, il ne change pas d'idée à ce sujet non plus que ne lui choit entre les mains un traité de stylistique capable de lui apporter des conseils sur l'emploi de ce mot. Un écrivain averti ne peut s'autoriser l'usage continuuel de cette cheville ingénieuse alliée de la paresse, toujours prête à se substituer au terme précis. Il écrit clairement et cite les êtres par leur nom. L'usage des mots vagues et des passe-partout se réduit à un minimum, pour les cas de vraie nécessité.

Or, tel n'est vraiment pas le cas actuel. A propos de tout et de rien, le maître multiplie les "cela" d'une façon amusante qui ne réussit pas à cacher un fond de négligence. Il préfère, au surplus, le porter par groupes de deux ou trois, comme si une répétition de ce genre pût augmenter la valeur poétique du texte.

"...Cela s'élève sur une colline absolument déserte. Cela est en plein champ, comme posé au hasard, au milieu d'un terrain inculte."

(Le Collège sur la Colline, p.20)

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

"...Cela est tout un événement, cela constitue l'une des principales attractions de la vie américaine". (1)

"...Les exercices athlétiques, cela a lieu en plein air. Cela repose. (2)

"...Cela serait d'abord matériellement impossible. Où trouver dans les quatre années du cours le temps de faire de tout cela à la fois?" (3)

Le groupe de trois:

"...Cela semble venir du fond des âges. C'est à peine de la musique. Cela a quelque chose de pastoral. Cela doit ressembler à des airs que les bergers improvisent sur leurs chalumeaux". (4)

Et le solennel groupe de quatre....:

"...Cela ne fait pas grande impression. Cela a l'air trapu et ramassé. Cela a fait son temps puisque c'est déjà vieux de plus d'un quart de siècle. Cela date en effet de 1875". (5)

Comment ne pas opiner pour la préméditation en pareil cas? Voilà pourtant des lignes pour lesquelles on disputerait un élève. Il trouverait donc réellement une secrète volupté dans l'aisance de ce tout petit mot qui jette un peu de demi-obscurité au-

(1) HENRI D'ARLES: Le Collège sur la Colline, p. 30

(2) Ibid. : Id., p. 62.

(3) Ibid. : Id., p. 70.

(4) Ibid. v : Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 109.

(5) Ibid. :

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

tour de lui justement parce qu'il supplante le mot exact. Henri d'Arles, c'était bien l'homme des clair-obscur, des demi-teintes, des nuances, de tout ce qui fuit les clartés drues, outrancières dans le style. Si Balzac aimait la particule "en" et l'immisçait partout, notre auteur porte une affection au moins égale pour le "cela" énigmatique.

Si l'on pouvait lui pardonner cette enfreinte à la stylistique, il faudrait se montrer plus sévère sur d'autres points. A supposer que ce fameux démonstratif entrât nécessairement dans la liste des techniques particulières à l'Ecole, il en irait tout autrement pour ce qui suit. Non, plus de technique à revendiquer lorsqu'il s'agit de véritables abus des pronoms qui et que. Justement, dans les passages où il vise le moins à impressionner, là où il tend à la plus complète objectivité, là où il serre le texte et poursuit la démonstration d'une thèse, il s'oublie, néglige la forme au profit du fond et commet de véritables gaucheries enfantines. Quand il ne s'agit pas d'oeuvres de critique, on ne peut encore monter les grands chevaux...Mais, ô ironie du sort, il fallait que de telles bévues advinssent au cours de critiques littéraires. Ainsi:

"Elle ne saurait se contenter d'une affection platonique faite des cendres de l'amour, qui ne s'adresserait plus qu'à son être immatériel, qui n'aurait le charme de durer et d'être vrai qu'à la

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

condition que son fiancé pût oublier le rêve et l'ivresse que sa beauté première lui avait inspirés. " (1)

Ne s'avise-t-il pas un peu plus loin dans le même volume des "Estampes" de défendre "nos productions nationales en butte à la calomnie"? Qui ne sourirait à une si éloquente... et nécessaire...apologie?

"Que l'on dise tout le mal que l'on voudra de nos ouvrages, que l'on en critique le fond et la forme, il demeure certain que la quantité de ces productions est considérable depuis nos origines jusqu'à nos jours. Et ici, je me sépare d'une opinion que d'aucuns ont voulu imposer et qui risque de prévaloir si personne n'ose discuter ses titres, à savoir que notre littérature ne commence qu'après la conquête." (2)

Eloquence boiteuse! Comment l'attribuer à ce pimpant abbé? Hélas! la forme chatoyante des paragraphes où brillent les saphirs, les topazes, les chrysoprases ne réussit pas à nous éblouir au point de ne pas voir les carences là où elles sont. Et de ce précité, la liste pourrait s'allonger encore... Trop de témoignages militeraient en faveur d'une solide connaissance des règles avant celle du dictionnaire...

Et puis, ici ou là, on peut glaner de l'ivraie d'une autre sorte. Ainsi, cette phrase où le pronom "il" fait

(1) HENRI D'ARLES: Estampes, p. 57.

(2) Id. : Ibid. p. 202.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

pléonasme:

"Quiconque lira cet ouvrage, s'il est natif des Bois-Francs il y prendra un plaisir extrême." (1)

Des compléments placés en mauvais ordre:

"Je verserais pour un rien des larmes..." (2)

Un barbarisme affreux:

"Voici une synthèse ethnique: dans ce bronze qu'on dirait qui va quitter le socle où il se pose à peine". (3)

Un nid d'équivoques avec les pronoms et adjectifs possessifs:

"Pourquoi a-t-il guéri le fils du centurion sinon parce qu'il s'était reconnu indigne de le posséder, LUI, Verbe incarné, dans sa maison, et lui avait humblement confessé sa misère et sa foi en sa puissance infinie?" (4)

Un janotisme avec "qui":

"...Les élèves doivent acquérir un sens de la beauté des notions pures sur la vie et sur le monde qui leur seront extrêmement utiles". (5)

Un catalogueur sévère pourrait en relever bien d'autres. Toutefois, cet aperçu suffirait pour répéter à un critique littéraire le fameux "Medici, cura te ipsum!" Si à son ba-

(1) HENRI D'ARLES: Miscellanées, p. 137.

(2) Id. : Eaux-Fortes et Tailles-Douces, p. 102.

(3) Id. : Essais et Conférences, p. 230.

(4) Id. : Ibid. P. 256.

(5) Id. : Le Collège sur la Colline, p. 45.

HENRI D'ARLES: UN TECHNICIEN IMPRESSIONNISTE

gage technique il faut lier des expressions comme "un cours Dante", "le siècle Louis XV", ou cette phrase dans laquelle la subordonnée attend encore la principale dont elle dépend:

"Et tandis que, touché par l'esprit prophétique, le vieillard déroule à grands traits l'éternelle mission du Messie et que devant lui s'ouvrent les infinies perspectives de l'avenir." (1)

Il faut blâmer sans peur les négligences plus haut citées , d'autant plus que notre auteur se montre méticuleux au point de reprocher à M. Lanctôt le mot "assobri" comme trop vulgaire. Mais, pourquoi lui-même écrirait-il "La brise charrie des senteurs printanières?" Comment encore, après tant d'oublis, disputer Crémazie pour ces vers peu élégants:

"Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez revu vos antiques Breagnes
Au village, de vous, parleront bien longtemps."

Passe pour l'inélégance: ces vers ont au moins le mérite d'être français!

Arrêtons-nous avant que de nous emporter! Terminons le chapitre dans la pensée que tout ici-bas est fort relatif, même les belles-lettres. Là aussi, on peut voir les pailles dans l'oeil voisin sans discerner les poutres qui obstruent son oeil à soi.

(1)HENRI D'ARLES: Pastels, p. 33.

C O N C L U S I O N

Nous voilà donc parvenus à l'issue de cette étude sur Henri d'Arles. Nous nous reprocherions de clore sur cette énumération de fautes en sa technique personnelle. "Tout va bien qui finit bien", dit le proverbe. Le contraire pourrait être vrai, et, avoir ainsi plaqué un accord mineur en guise de finale pourrait jeter un voile indiscret sur l'ensemble des qualités appréciables au moyen desquelles cet auteur canadien s'est taillé une réputation d'esthète et de maître soigneux.

Si les devoirs de la critique, selon Brunetière, sont de juger, d'expliquer et de classer, modestement, nous croyons avoir tenté quelques efforts dans les deux premiers sens. Resterait donc à remplir le devoir de classer! Pouvons-nous, nous, à peine initiés aux redoutables arcanes de la littérature, porter un jugement définitif sur un auteur encore objet de litige au Canada français, élevé parmi l'élite intellectuelle, quand l'on considère Jules Lemaître dédaigner ou du moins redouter ce pouvoir de porter un jugement final, même sur un écrivain de seconde zone. Ce cher homme considérerait le

CONCLUSION

domaine des lettres trop étendu, les talents trop diversifiés, la personnalité trop variable pour porter des verdicts solennels, dogmatiques. Il se réservait cette fonction pour les dernières années de sa vie, alors que, définitivement renseigné par des études incessantes, il eût dominé la situation plus en maître, en connaisseur, lui semblait-il. Jusque là, il se contentait, avec Anatole France, de procéder à "l'histoire naturelle des esprits", c'est-à-dire, de les classer sous de larges dénominations, sans engager sa parole finale.

Franchement, pouvons-nous espérer faire davantage? Non, loin de nous le désir d'assigner à l'écrivain qui nous a occupé une place que son talent lui vaudrait peut-être plus magnifique. Tâchons plutôt de nous former personnellement une idée adéquate de sa valeur au lieu de le classer ici ou là dans le paradis des hommes de lettre.

Nous avions en M. Beaudé, sans contredit, un esprit cultivé. Rompu au charme des classiques, cet esprit de large envergure se passionna pour l'art littéraire, sculptural et pictural. En littérature, il affectionna les oeuvres solides des anciens et se les assimila: ses conférences en font foi. Avec un respect et un amour filiaux, il se pencha sur nos lettres canadiennes pour les goûter, leur aider vers un progrès sans cesse accéléré. Il lut nos productions de tous genres,

CONCLUSION

les commenta sans trop de rigueur, les jugea avec sympathie, les annota avec soin. C'est dans la critique même qu'il donna la mesure de son talent: il fut dans ce domaine un clairvoyant dont on ne se paie pas la tête avec des fanfreluches. D'un coup d'oeil sagace, il distinguait le vrai du faux, le factice du substantiel. Ses appréciations se conservent en un style concis qui ne sert ni la flatterie ni le dénigrement. Si jamais l'impressionnisme a envahi ce domaine, les idées en ont peu souffert, seul le style tomba en victime. Conférencier, il se montre un modèle imitable par sa méthode rigoureuse, son verbe abondant, véritable flot magique, porteur des idées les plus justes. Ici, cependant, l'impressionnisme affecte le fond même et cause un retour au verbiage indiscret, véritable pierre d'achoppement vers un but fixé.

Le reste de ses oeuvres, sauf les pièces consacrées à l'histoire, ce qui ne saurait nous retenir, offre un tableau trop faible pour les capacités latentes de ce talent supérieur. Un effort maladif vers la perfection de la forme, un souci du mot rare, un étalage bruyant de sa personnalité, l'affiche blessante d'une certaine érudition, le retour inlassable des mêmes thèmes, un engouement enfantin pour certaines expressions anodines déparent fortement des qualités de finesse d'esprit, de goût cultivé, de réelle psychologie, d'amour pour le beau idéal. Car en somme, il se dirige d'après une conception du beau

CONCLUSION

littéraire. Où place-t-il cette beauté? Ce semble trop souvent qu'il la croit inhérente à forme sonore, un appareil magnifique, isolé de tout appui idéologique.

Mais, somme toute, Henri d'Arles reste digne de lecture en raison de ses propensions religieuses et de la part généreuse de culture qu'il réserve à ses adeptes. L'idéal serait de le fréquenter après une mise en garde contre son style séducteur. Dans l'occurrence, le conseil s'adresserait aux jeunes surtout. Inexpérimentés, ils pourraient concevoir pour ce brillant de la forme une admiration naïve, mal fondée. Cette seule restriction apportée, on peut le mettre entre les mains des étudiants sinon au même titre que Hugo ou Racine, du moins avec plus d'enthousiasme que ces nouveautés, certaines feuilles de choux, berquinade indigente par les idées et la forme, feuilletons et romans de bas étage si facilement accrédités chez nos jeunes. Une sage fréquentation de cet écrivain initiera sainement à la littérature dite moderne dont il constitue un précurseur ici, apprendra une foule de tournures et d'expressions nouvelles, développera le goût du soigné (car, en somme, M. Beaudé péchait quasi toujours par excès de soin), rehaussera infailliblement le niveau du sentiment, toutes choses utiles que l'on pourra compléter au contact de maîtres plus illustres.

CONCLUSION

En vain s'appliquerait-on à chercher trace en lui de ce vilain "culte de l'à peu près", lequel M. le Chanoine Groulx considère inné chez nous. Henri d'Arles ne laisse pas beaucoup au jeu du hasard: ses négligences relèvent plutôt d'une tournure d'esprit bien personnelle, d'un tempérament vingtième siècle, destiné en plein pour l'oeuvre personnelle. Mais ces lacunes ne sauraient infirmer la valeur intrinsèque de productions dédiées à l'art du noble et du beau. Ses écrits font du bien par ce seul fait qu'ils sont une offrande généreuse et pleine de noblesse à la saine esthétique. Peut-être le triomphe de ce grand coeur réside-t-il dans ce bien qu'opèrent ses idées et ses attitudes, dans cette émanation quasi palpable qu'exhalent un esprit et un coeur sympathiques. Il ravit notre assentiment par ce fond de classicisme percevable de loin en loin, classicisme qui le montre sincère, humain, prêt à exprimer les aspirations secrètes cachées à l'intime de tout être sensible.

BIBLIOGRAPHIE

Textes de références:

Marriott, Charles, Modern Movements in Painting, London, Chapman 1920.

Berge, André, L'esprit de la littérature moderne, Perrin et Cie, 1930.

Dumesnil, Histoire de la littérature française, Tomes V, VI, IX.

Durrière, Germaine, Jules Lemaitre et le théâtre, Boivin et Cie, Paris.

Bouvier, E., La littérature d'aujourd'hui, Paris, La Renaissance du livre 1927.

Muller, Jean, et Picard, Gaston, Les tendances présentes de la littérature française, Paris, E. Basset, 1913.

Chauvin et Le Bidois, La littérature par les critiques, Paris. Eugène Bérin, 1931.

Waltz, René. Oeuvres choisies (Lamartine), Paris, Hachette 1918.

Brunetière, Ferdinand, Histoire de la littérature française classique, Tome I, Paris.

Yvain-Sordet, Initiation à la musique, Paris, Edition du Tambourinaire, 1935.

Oeuvres d'Henri d'Arles:

Pastels, Daniel Wien Libraire-Editeur, 14 West, 42ième Ave., New-York, 1905.

Le Collège sur la Colline, F. Rudeval, 4 Antoine Dubois, Paris 1908.

BIBLIOGRAPHIE

1909. Essais et Conférences, Chez l'auteur, Manchester
- Lacordaire, l'orateur, le moine, Chez l'auteur ,
Manchester, N.-H., 1912.
- Eaux-Fortes et Tailles-Douces, Chez l'auteur, Qué-
bec, 1913.
- Arabesques, Dorbon-Ainé, 561 Madison Ave., New-
York, 1923.
- Laudes, Lefebvre, Paul; Libraire-Editeur, 77 du
Rennes, Paris, 1925.
1926. Estampes, Librairie d'Action française, Montréal,
- Miscellanées, Carrier, Louis; Editions du MeSeure,
Montréal, 1927.
1929. Horizons, Editions de l'Action française, Montréal,